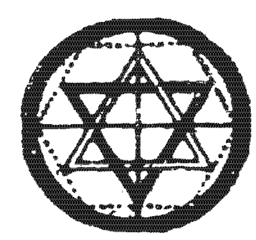
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

80me VOLUME. — 22me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 11 (Août 1908)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — **23**, *Rue Saint-Merri*, **23** — *PARIS*

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

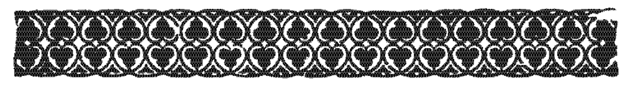
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

LETTRE A UN DÉBUTANT

Mon cher Ami,

Dans ma dernière lettre, je vous disais qu'il était une notion sur laquelle je pourrais me baser, pour vous expliquer de quels entraînements je voulais parler, au sujet du développement de l'intuition, de la clairvoyance ou d'autres facultés.

Cette notion est la suivante : l'homme est une machine fort compliquée mais qui physiquement peut être divisée en trois régions, le ventre, la poitrine, la tête. Or ni la tête, ni le ventre ne contiennent des organes en relation avec la Nature vivante, avec *la Vie* dans la Nature. Seule la poitrine contient toute une série d'organes qui baignent dans la Vie universelle. Ces organes qui ont reçu le nom général de « centre cardiaque » sont en réalité les Seuls par lesquel nous pouvons recevoir des enseignements vivants. Ils peuvent acquérir des connaissances, qui parfois ne parviennent pas jusqu'au cerveau — et *leur portée* est immensément plus grande que celle des organes intellectuels. — C'est en eux que se prépare la demeure intérieure où le Ciel fait descendre

ce don merveilleux : la Foi. La Foi qui n'est rien autre chose que l'*Intelligence du Cœur*, la perception par ces organes élevés de ce que notre cerveau ne peut encore concevoir.

Cette région est le Centre de tout l'organisme fluidique, c'est elle qui en constitue la base, le soutien. Ils réagissent étroitement l'un sur l'autre et la perfection du corps astral, sa vitalité, sa puissance dépendront de la perfection de l'état dans lequel se trouvera le centre cardiaque. Par conséquent, il s'agit, pour comprendre en quoi vont consister les entraînements dont il s'agit, de savoir comment l'Être humain peut agir sur son centre animique, par tout ce qui développe en lui le cœur par les bons sentiments, la bienveillance, la bonté, la serviabilité, et enfin l'oubli de soi, le sacrifice.

Chaque fois que vous aurez eu pitié d'une infortune matérielle, morale ou spirituelle, chaque fois que vous aurez abandonné un travail intéressant pour rendre un service qui vous coûte, chaque fois que vous aurez fait un effort pour un autre, que vous aurez donné un peu de vos connaissances, de votre temps ou de votre argent, vous aurez augmenté la vitalité du centre cardiaque et immédiatement celle du corps astral. La vitalité du double étant augmentée, il s'éveillera davantage, les fluides qui le composent se purifieront, son pouvoir d'harmonisation s'augmentera en proportion, et pour peu que vòtre cerveau ait perdu de son activité fébrile à mesure que votre cœur en gagnait, les facultés de vision à distance, d'intuition, commenceront à naître en

vous, ou plutôt le germe de ces facultés commencera de vivre.

Vous voyez donc maintenant en quoi consisteront les entraînements que je vous recommande. Ce ne sera pas en posture plus ou moins facile, en respiration plus ou moins fréquente, en appels à des Êtres invisibles qui ne répondent pas ou qui ne répondent que pour nuire. Mais ces entraînements seront ceux de la vie journalière elle-même ; vous n'aurez pas besoin de les faire naître à heures fixes, ils viendront d'eux-mêmes. Ce sera la petite contrariété inévitable supportée en souriant ; ce sera l'attente sans fin, les mille difficultés de tous genres qu'opposent les objets matériels mêmes ; ce sera le livre quitté, pour aller voir une personne indifférente mais vers laquelle vos guides vous envoient peut-être. Ce sera le plaisir, laissé pour un service à rendre. Ce sera enfin l'ennui de laisser partout les autres prendre la meilleure place, l'ennui de se taire dans un milieu hostile, l'effort fait pour ne pas parler d'un absent. Croyez-vous, cher ami, que tout cela n'est pas bien autrement difficile que des entraînements de méditation ou de respiration ? C'est tellement simple que vous n'y aviez pas songé, c'est pour cela que j'attire votre attention là-dessus, et si vous voulez essayer vous aurez vite la preuve du résultat réellement merveilleux que produisent les entraînements qui consistent simplement à remplir de son mieux tous les petits devoirs de la vie.

A bientôt. Votre ami,

G. PHANEG.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LES COULEUVRES

Passons aux expériences auxquelles ont assisté le docteur Pio Foà, professeur d'anatomie, secrétaire général de l'Académie des sciences de Turin, et les docteurs Hertitzka, Charles Foà et Agazzotti, assistants du professeur Mosso.

« ... Tous ceux qui se trouvent à la gauche du médium peuvent observer *à une très bonne lumière rouge* les différents mouvements de la table. Celle-ci s'incline et passe derrière le rideau, suivie par l'un de nous (docteur Ch. Foà), qui la voit renversée et couchée pendant qu'un pied du meuble se détache avec violence, comme sous l'action d'une force qui le presserait ; *la table sort à ce moment avec violence du cabinet, et continue à se casser sous les yeux de tous;* d'abord ses différentes connexions sont arrachées, enfin les planches elles-mêmes volent en éclat. Deux pieds qui se trouvent réunis par une mince liste de bois planent sur nous et se posent sur la table médianimique. »

Passons aux superbes expériences de l'été dernier, au Laboratoire de Physiologie de l'Université de Naples, auxquelles n'assistaient que des professeurs de cet Athénée :

« Le nombre des lévitations de la table fut très grand. Plusieurs d'entre elles ne durèrent que quelques secondes, d'autres beaucoup plus ; l'une d'elles dura le temps nécessaire pour que M. Galeotti comptât jusqu'à 50 avec un rythme égal à celui d'un métronome qui battrait les demi-secondes, et la table s'éleva à 40 centimètres environ du parquet, de sorte que nous eûmes tout le temps et le moyen de constater que *le meuble était tout à fait isolé et qu'il planait en l'air quand, non seulement toutes nos mains, mais aussi celles d'Eusapia en étaient détachées*...

Mme Paladino dit vouloir se lever de sa chaise, et se leva en effet, tandis que nous restions tous assis. Alors la table, comme attirée par son corps, mais sans qu'elle fût touchée par ses mains, s'éleva aussi d'abord de son côté ; puis des autres côtés, et *resta ainsi longtemps en l'air, pendant que nous la contemplions émerveillés* ; puis elle retomba, avec un grand bruit, lorsque Mme Paladino se rassit...

On sait que dans les expériences dont nous nous occupons, le professeur Bottazzi s'était arrangé pour enregistrer par des appareils scientifiques très ingénieux la plupart des phénomènes. Le professeur Grasset dit que « ces appareils ont bien démontré le fait des déplacements d'objets, qui n'étaient guère contestés [*donc, on nous épargne l'hypothèse de l'hallucination collective* !!], mais qu'ils n'ont nullement

établi l'absence d'intermédiaires matériels entre l'objet déplacé et les muscles du médium ».

Prenons un exemple tiré du compte rendu de ces séances. Eusapia doit frapper sur une touche électrique placée à l'intérieur du cabinet, alors qu'elle se trouve contrôlée au milieu des expérimentateurs.

« Tout le monde suspend sa respiration et regarde du côté du médium ; un silence profond règne tout autour ; Eusapia elle-même est immobile, comme pour écouter les battements ; au delà du rideau, dans l'intérieur du cabinet sombre, on entend ces coups sur la touche électrique, nets, forts, parfaitement synchrones avec d'autres battements sur la table qui est devant nous, ou sur le tambour qui est à terre ; *et tout cela sans que les bras et les mains du médium, sur lesquels sont fixés les regards de sept personnes attentives, se déplacent pour pénétrer dans le cabinet.* »

Sans doute, les appareils enregistreurs n'établissaient pas l'absence d'intermédiaire matériel entre l'objet déplacé et les muscles du médium, mais le sens de la vue l'établissait ; l'hallucination collective, qui n'existait pas pour la constatation des déplacements d'objets, — au dire de M. Grasset, — existait-elle donc pour la constatation de « l'intermédiaire matériel » ? Quand M. d'Arsonval voyait toucher les gaines dans lesquelles avaient été enfermés les pieds de la table, se trouvait-il dans une situation différente de celle d'un chimiste qui constate, par la vue, la couleur d'un de ses produits, ou qui constate par le toucher la solidité ou liquidité de l'autre ?

La vérité est que, si on ne croit pas, ce n'est pas

parce que les preuves manquent, alors que nous voyons la science médicale, ou pour mieux dire l'art médical, accepter chaque jour avec la plus grande facilité un tas de « vérités » qui, dix ans après, sont devenues des « erreurs » : on ne croit pas parce qu'on n'a pas encore l'habitude de croire à ces choses, parce qu'on ne peut pas les expliquer, et qu'elles n'entrent pas dans le cadre des idées reçues.

Dans un article qu'a publié *le Matin* du 13 mai, Camille Flammarion nous encourage en remarquant que les savants n'ont pas témoigné plus d'empressement quand il s'est agi d'accepter la plupart des autres grandes découvertes, et qu'il a fallu une vingtaine de siècles pour que l'on acceptât le système de Copernic, qui était déjà enseigné par Aristarque, de Samos, en l'an 280 avant J.-C. — ce qui faisait beaucoup rire Ptolémée 400 ans après. Nous faudra-t-il donc attendre encore vingt siècles pour que ces messieurs soient convaincus par les preuves que nous leur offrons ? Espérons que non. Ce n'est pas que nous croyions que les corps savants et le public se laisseront convaincre par la voix de M. Gustave Le Bon, dont les preuves — s'il obtient ce qu'il demande — ne seront pas de beaucoup supérieures à celles qui ont été obtenues jusqu'ici par d'autres savants illustres. Si les savants, aujourd'hui, n'ont aucune peine à admettre l'authenticité du somnambulisme provoqué, ce n'est pas parce qu'on leur donne des preuves meilleures que celles qu'on leur en donnait dans la première moitié du siècle dernier ; c'est qu'ils pensent pouvoir croire à ce que tout le monde croit. C'est là

un chapitre très intéressant que M. Gustave Le Bon pourrait ajouter à son ouvrage sur *la Psychologie des foules*. On ne croit pas par suggestion collective. Vous verrez qu'un de ces beaux matins, tout le monde se réveillera croyant, sans que l'on puisse dire pourquoi, ou, pour mieux dire, sans que l'on puisse dire pourquoi on ne croyait pas auparavant.

LES DÉFIS DE MM. C. FLAMMARION, A. JOUNET, G. MONTORGUEIL, DURVILLE, ETC.

Dans l'article dont nous avons parlé plus haut, M. C. Flammarion offre à son tour un prix de 500 francs à celui qui pourra découvrir un truc quelconque dans les photographies de phénomènes médiumniques qu'il a publiées dans son ouvrage, *les Forces naturelles inconnues*.

De son côté, M. Albert Jounet, le poète ésotérique, le directeur de *la Résurrection*, a publié (*Matin* du 6 mai) :

« Je m'engage à remettre à M. le docteur Gustave Le Bon cinq cents francs de contributions aux frais de ses admirables expériences sur la radio-activité universelle, à condition qu'il prouve que les mouvements, sans contact et en pleine lumière, de l'aiguille du sthénomètre Joire, obtenus, à travers une cloche de verre, sous l'influence d'une main humaine, s'expliquent uniquement par l'hallucination de l'assistance ou par la fraude. »

Ce défi n'est pas très bien présenté : pour ce qui se rapporte au sthénomètre, personne ne parle d'hallu-

cination ou de fraude : on peut seulement parler d'erreur produite par les actions thermiques ou autres qui peuvent être faussement interprétées comme le résultat d'une force nerveuse fluidique. M. Jounet parle aussi d'objets chauds qui ont *attiré* l'aiguille du sthénomètre et d'objets froids qui l'ont *repoussée*; on ne comprend pas comment ce fait vient à l'appui de sa thèse.

Enfin, M. Montorgueil, rédacteur de *l'Éclair*, a publié dans ce journal (29 avril) un article fort sensé dans lequel il dit :

« A mon tour, je fais une proposition. Je n'isole pas qu'un phénomène, je les prends tous : table soulevée, déplacement d'objet sans contact, attouchement sans rapport possible, ou tout autre fait, en dehors des matérialisations lumineuses qui peuvent être suspectes et le sont généralement. Pour la production de l'un quelconque de ces phénomènes, qui furent accompagnés de procès-verbaux et constatés à la manière ordinaire, et qu'un prestidigitateur répétera, en public, devant une assemblée, *j'offre aussi cinq cents francs*.

« Nous sommes des centaines, des milliers qui avons vu. On nous a dit : suggestion, prestidigitation, vous avez été trompés. Si nous avons été trompés, c'est qu'il y a eu truc. A l'imitation du docteur Gustave Le Bon, j'offre *cinq cents francs* au prestidigitateur qui se présentera à *l'Éclair*, et nous trompera à l'aide de mêmes trucs. »

Ce défi est tout aussi utile que celui lancé par le docteur Gustave Le Bon, mais il a le défaut de ne pas

être assez précis. L'exactitude est la condition *sine qua non* de la réussite de ces joutes scientifiques.

En tout cas, M. Durville, secrétaire général de la Société magnétique de France, a ajouté 500 francs à ceux de M. Montorgueil ; M. Charles Gravier, directeur du *Moniteur de la photographie*, y a, à son tour, ajouté 100 francs.

Les prestidigitateurs parisiens se sont réunis dans la salle du théâtre Robert-Houdin et ont décidé de ne pas accepter ce défi.

Mais nous nous occuperons dans un prochain numéro de cette curieuse question des prestidigitateurs.

C. DE VESME.

Les quelques pages qui précèdent étaient écrites depuis plusieurs jours déjà, quand nous fûmes stupéfaits en lisant dans le *Matin* du 29 mai l'article suivant :

« Les lecteurs du *Matin* savent qu'avec le concours du prince Rolland Bonaparte, membre de l'Académie des sciences, et du docteur Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, j'avais fondé un prix de 2.000 francs destiné à récompenser le médium capable de soulever en plein jour, sans y toucher, un objet posé sur une table. L'article où était faite cette proposition ayant eu un retentissement considérable en France et à l'étranger, il n'est pas supportable qu'un seul spirite l'ait ignoré.

J'ai reçu d'ailleurs un millier de lettres contenant les

plus merveilleuses histoires, mais cinq candidats seulement se sont offerts à réaliser l'expérience. Deux se sont présentés au rendez-vous donné. Après avoir discuté sur les conditions exposées dans le *Matin* et les avoir acceptées, ils ont promis de revenir. Aucun n'a reparu. Il est donc bien évident que l'expérience leur semblait irréalisable.

Ce n'est pas certainement parce que la lumière paralyserait ces phénomènes, comme on l'a prétendu. Un des plus éminents spirites actuels, M. le docteur Maxwell, affirme, dans son livre sur les *Phénomènes psychiques*, que les déplacements d'objets sans contact peuvent s'opérer en plein jour. Ils ont d'ailleurs été photographiés plusieurs fois à la lumière du magnésium. Malheureusement, aucune de ces photographies n'a convaincu personne. Bien au contraire.

Les spirites se consolent de cet échec manifeste en assurant que les phénomènes de lévitation ont été observés bien des fois. L'un d'eux assurait ici-même qu'il y a quarante ans on a vu des esprits soulever une table chargée de 75 kilogrammes de pierres. Cette opération indique évidemment une grande vigueur chez les esprits, et cela console un peu de la pauvreté lamentable de leurs révélations. Il reste à se demander cependant pourquoi les médiums capables de soulever 75 kilogrammes il y a quarante ans ne peuvent plus soulever quelques grammes aujourd'hui? Gagner 2.000 francs en deux minutes et fixer un point important de la science était cependant assez tentant.

Le seul argument que puissent invoquer encore

les spirites est que des savants éminents croient avoir observé le phénomène de la lévitation et beaucoup d'autres bien plus merveilleux encore. Ils ajoutent qu'on n'a pas le droit de rien déclarer d'avance impossible.

Je concède volontiers ce dernier point. Il est possible que Minerve soit sortie toute armée du cerveau de Jupiter, et que la lampe merveilleuse d'Aladin ait existé ; on admettra cependant, je pense, que ces phénomènes sont peu probables et qu'avant de les admettre il faut exiger des preuves sérieuses.

Donc, quand un savant comme Lombroso assure avoir vu matérialiser devant lui l'ombre de sa mère et causé avec elle, lorsqu'un physiologiste célèbre affirme avoir vu un guerrier casqué sortir du nombril d'une jeune fille et se promener dans une salle, lorsqu'un magistrat éminent prétend avoir vu se matérialiser devant lui une dame « d'une merveilleuse beauté », qui lui a déclaré être simplement une fée, lorsque, dis-je, tous ces phénomènes et bien d'autres nous sont annoncés, nous avons le droit de rester entièrement sceptique, quelle que soit l'autorité du savant qui nous les propose. Ce droit est même un devoir, car tous ces miracles sont beaucoup plus merveilleux que ceux dont a vécu le moyen âge. Dès qu'on abandonne la méthode scientifique, on retombe dans la basse sorcellerie. Il est un peu honteux d'y revenir maintenant. Nous ne pourrions nous résigner à y retourner qu'avec des preuves bien autrement sérieuses que celles dont se contentent les adeptes modernes de la magie.

Mais diront les spirites, puisque vous ne voulez pas admettre l'autorité des savants qui ont constaté les phénomènes de lévitation, comment pouvez-vous prétendre qu'on aurait cru davantage à vos expériences ?

On y aurait cru pour cette simple raison que je me serais placé dans des conditions de certitude expérimentale très négligées jusqu'ici. Si un médium avait voulu réaliser l'expérience de la lévitation, elle aurait été faite dans un laboratoire de la Sorbonne, en présence de trois membres de l'Académie des sciences qui m'avaient promis leur concours, en présence enfin de deux prestidigitateurs et d'un photographe maniant un appareil cinématographique destiné à enregistrer toutes les phases du phénomène.

Une telle expérience eût entraîné nécessairement toutes les convictions, alors que les quinze séances consacrées à l'étude d'Eusapia par l'Institut psychologique n'ont produit aucun résultat définitif, ainsi qu'il résulte des déclarations consignées déjà dans ce journal par le président de cette Société M. d'Arsonval.

« Voilà donc, écrit M. de Vesme, après avoir lu ces déclarations, où en sont les recherches de l'Institut psychologique... C'est le néant, ou à peu près. »

Il en eût été autrement peut-être, si, au lieu d'étudier sans grande méthode des phénomènes très divers, on eût concentré tous les efforts sur l'observation d'un seul phénomène, bien défini, bien circonscrit.

C'est justement ce que je voulais essayer de faire,

et cela sans aucun parti pris, car j'admets bien volontiers que le corps humain peut rayonner une énergie particulière capable d'agir sur les corps à distance, comme le gymnote agit par ses décharges électriques sur les animaux placés dans son voisinage.

On remarquera que j'avais mis comme condition de mon expérience que des prestidigitateurs y assisteraient. Je crois que c'est cette condition qui a le plus gêné les spirites. M. d'Arsonval avait déjà signalé l'utilité de leur présence.

« Nous avons voulu, écrit-il, faire assister à nos expériences des prestidigitateurs célèbres, mais nous nous sommes adressés en vain à plusieurs d'entre eux. Ils n'ont point voulu répondre à notre invitation. »

En vérité l'Institut psychologique n'a pas eu de chance, car c'est très spontanément que plusieurs prestidigitateurs m'ont offert d'assister aux expériences. Pour préciser, je citerai parmi eux M. A. Meynier, président de l'Association syndicale des prestidigitateurs, et M. Vaillant, secrétaire général de la même société. Ces deux artistes ont même eu l'obligeance d'exécuter devant moi, en plein jour, des expériences bien autrement surprenantes que celles réalisées par les médiums, et qui m'ont démontré avec quelle facilité on pouvait illusionner des spectateurs même très attentifs.

Je crois bien d'ailleurs qu'au fond l'Institut psychologique ne tenait guère à l'assistance des prestidigitateurs. J'appuie cette assertion sur le passage suivant d'une lettre que je reçois à l'instant de M. le pro-

fesseur Alfred Binet, directeur du laboratoire de psychologie à la Sorbonne :

« J'ai proposé de faire contrôler les expériences par deux ou trois prestidigitateurs très habiles qui se mettaient à ma disposition. On devait me convoquer aux séances d'Eusapia ; on ne l'a pas fait, et je pense que c'est dû à ce qu'on savait de mes intentions d'amener des prestidigitateurs. »

Les convaincus et les demi-convaincus redoutent toujours de voir ébranler leur foi.

En résumé, personne ne s'étant présenté, après plus d'un mois d'attente, pour gagner le prix de 2.000 francs et le temps dont je dispose étant très limité, je suis obligé de déclarer que le concours est clos. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que des prix analogues sont proposés sans résultat. Il y a quelques années, M. Pouchet, professeur au Muséum, offrit un prix de 7.000 francs au médium qui lirait trois mots placés par lui dans une enveloppe cachetée. Aucun concurrent ne s'est jamais présenté. Dès qu'on essaie de toucher au merveilleux, il s'évanouit. »

L'enquête sur le spiritisme ouverte par le *Matin* n'a pas été cependant sans résultat. Elle a montré le développement d'une religion nouvelle à laquelle se rallient quelques éminents savants qui ne peuvent vivre sans croyances. Les dieux meurent quelquefois, mais notre mentalité religieuse paraît indestructible.

GUSTAVE LE BON.

Au premier abord, quand on a fini de lire cet article étonnant et imprévu, on est tenté de croire que

M. Le Bon s'est ménagé une prudente retraite. Mais ce serait bien peu connaître certains états d'esprits peu accessibles au « doute scientifique » que d'accepter une pareille hypothèse. Non, il ne s'agit que du résultat de la complète, évidente incompétence de M. Le Bon au sujet de cette matière. S'il s'était adressé à l'un quelconque des savants qui s'occupent de ces questions à Paris, il aurait appris qu'on ne connaît pas en ce moment à Paris un médium pouvant faire ce que fait Eusapia.

En tout cas, sans s'adresser à une personne compétente, M. Le Bon, s'il avait voulu réfléchir un instant, serait parvenu à faire ce raisonnement assez simple : « Voyons ! si on avait à Paris des médiums capables de produire les phénomènes qu'on attribue à Mme Paladino, ferait-on venir à grands frais, de l'autre bout de l'Italie, cette bonne femme-là ? »

Tout le défi roulait sur Eusapia, et il est au moins singulier que M. Le Bon n'ait imaginé son pari qu'au moment précis où le médium napolitain, après quatre mois de séjour à Paris, avait quitté la ville, et qu'il n'ait pas cru devoir attendre son retour annoncé pour octobre prochain.

Un seul mot, pour le moment, sur ce que M. Le Bon dit au sujet des prestidigitateurs : c'est que, bien loin de vouloir les écarter des séances d'Eusapia, nous aurions été heureux de les y faire assister; nous les y convierons, quand Eusapia reviendra à Paris.

Nous ne répondrons pas à l'article de M. Le Bon, parce que la plupart de ce que l'on pourrait dire a

déjà été écrit plus haut. Nous nous bornerons à lui demander ceci : Supposons que la propriété de l'aimant soit inconnue encore. Un voyageur la découvre, la constate, et, en rentrant chez lui, proclame sa découverte. Mais voilà : il n'y a pas le plus petit bout de fer dans le pays, d'où impossibilité d'une démonstration expérimentale immédiate. Incrédulité d'un savant, qui remarque finement :

— Vous dites que l'aimant attire le fer, qui est si lourd ; je ne demande pas tant ; voilà un morceau d'aluminium : c'est un métal infiniment plus léger ; attirez-le avec votre aimant, et vous aurez deux mille francs.

Embarras du voyageur, qui reste un peu penaud : « Ce n'est pas la même chose, dit-il. J'affirme que je puis attirer le fer qui est lourd ; je ne dis pas que je puis attirer l'aluminium, qui est léger. Au moins donnez-moi le temps de faire venir du fer ; je connais quelqu'un du côté de Naples qui en possède. »

Sur quoi, triomphe de l'aimable et accort savant, qu'il s'exclame :

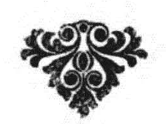
— Le pari est clos ; la somme est restée dans mon gousset ! Et voilà : tant qu'il s'agit de raconter qu'ils ont vu ceci et qu'on leur a dit cela, ces gens-là n'en finissent pas ; quand on les met au pied du mur, leur demandant une preuve scientifique de leurs affirmations, plus un ne bouge ! »

Que penser d'un raisonnement semblable, et de qui le fait ?

On me prévient, au dernier moment, qu'on me fera connaître « les véritables raisons très légitimes

qui ont fait clore l'offre ». Attendons. Mais alors, il fallait déclarer qu'on retirait le défi; il ne fallait pas crier victoire, à la « banqueroute du merveilleux », etc., en brodant sur un fait inexact une série de commentaires malveillants pour les partisans des phénomènes médianimiques, parmi lesquels des savants hautement respectables dont on ne craint pas de décrier légèrement les observations.

C. V.



Les Curiosités de l'Occulte

(*Suite.*)

Incantations et prières. — Victor Loret, ancien membre de l'École française du Caire, nous a jadis fait connaître un traité de médecine égyptien, datant de l'époque des Ramsès. Dans l'introduction, l'auteur, se présentant lui-même au public, annonce qu'il possède des incantations, composées par Osiris en personne. Ces incantations sont, dit-il, en langage sibyllin, « bonnes pour les remèdes, et les remèdes sont bons pour les incantations ».

Ce qui se passe dans l'Égypte moderne ne diffère pas sensiblement de ce qui se passait au temps des Ramsès : il n'est pas rare de se trouver, dans les rues du Caire, en présence d'un personnage assis sur le pas de sa porte et diluant gravement, dans une tasse d'eau, une sentence arabe et magique écrite sur parchemin. Bientôt l'encre s'efface ; la phrase fondue s'étale et flotte en nuée noirâtre, la vertu de l'incantation s'est mélangée à l'eau ; il ne reste plus qu'à agiter et à vider d'un trait toute la tasse, pour se débarrasser des plus violentes migraines.

Les incantations ont joué de tout temps un grand rôle dans la médecine égyptienne ; c'est pourquoi,

tout en administrant aux malades des remèdes, les sorciers, de ce pays (car tout médecin était presque toujours, en ces temps héroïques, doublé d'un magicien), les sorciers, disons-nous, rassuraient le patient, en prononçant des paroles plus ou moins bizarres, destinées à éloigner l'esprit, cause provocatrice du mal.

Parmi les incantations, deux servaient à toutes fins. étant indistinctement recommandées pour toutes espèces de maladies; elles ont été publiées dans la préface du Papyrus Ebers, auquel nous renvoyons les curieux de ces sortes de grimoires.

Mais outre ces deux formules, par trop générales, il en était d'autres plus spéciales, que l'on ne devait prononcer que dans des cas déterminés : celle qui servait pour l'expulsion des tænias n'était pas celle destinée à guérir les taies de l'œil. Il en était qui donnaient plus de force aux remèdes, d'autres qui en atténuaient l'effet. Il y avait des incantations pour prévenir les larcins, d'autres pour disposer aux joutes d'amour. Les paroles à prononcer étaient terribles, et la mise en scène ne l'était pas moins : lampes de cuivre, lézards coupés en morceaux, huile de rosée, garçons encore vierges, tout cela jouait un rôle important dans les opérations magiques.

Après les Pharaons, les incantations ne disparurent pas de l'Égypte : le rôle du médecin égyptien consista longtemps, presque exclusivement, en formules incantatoires, destinées à évincer l'esprit malfaisant, installé dans le corps du malade. C'était aussi pour faire sortir du malade l'esprit qui le tourmentait que

l'on pratiquait une petite ouverture au crâne des hommes de l'époque néolithique.

Cet usage, que l'on rencontre dans les sépultures préhistoriques de la France, du Danemark, de la Bohême, de l'Italie, du Portugal, du nord de l'Afrique et des Amériques, est en connexion intime avec l'habitude de ménager une issue dans les tombes égyptiennes, pour permettre à l'âme de sortir et de rentrer auprès du corps. La médication par les prières ou les incantations, car c'est tout un, suivant l'époque ou la latitude, se retrouve à Rome, comme en Grèce.

Caton lui-même, dont on a vanté la sagesse, conseillait le singulier remède que voici : « Cueillez, disait-il, un roseau vert, de quatre ou cinq pieds de long ; fendez-le par le milieu, et que deux hommes le tiennent sur votre cuisse luxée ; vous-même commencez à chanter : *Daries dardaries*, *astaries*, *dissunaptiter*, et continuez ainsi jusqu'à ce que les morceaux de la baguette fendue se soient rejoints. Agitez un fer au-dessus.

« Quand les deux parties se seront réunies et se toucheront, saisissez-les, coupez-les en tous sens, et faites-en une ligature sur le membre démis ou fracturé. Il se guérira. Tous les jours, cependant, répétez la même invocation, ou la suivante : *Huat*, *hanat*, *huat*, *ista pista sista*, *domiabo* dunnanstra ; ou bien encore : *huat*, *hant*, *hant*, *ista*, *sis*, *tar*, *sis*, *ardannabon*, *dunannstra*. »

Dans les nombreux opuscules de piété réédités, au commencement du seizième siècle, par Guillaume Merlin, on rencontre quelques-unes de ces formules,

rimées à l'époque de Charles VII, et que son fils, le terrible Louis XI, dut porter dans son bonnet de feutre, à côté de ses petites idoles de plomb. Citons en partie l'oraison de Saincte Syre, qui avait la spécialité de guérir la gravelle et le mal de reins. Le poète de couvent qui a rimé cette pieuse requête commence par saluer « la glorieuse dame et pucelle »,par une dizaine de vers,puis il formule ainsi son invocation :

> Dévotement, je te requier
> Qu'il te plaise de nettoyer
> Mon corps de toute maladie.
> . . . .
> Par tes vertus et sainctetez
> Des reins pierres grosses et dures
> Sont boutez hors et dégettez,
> De toutes pôvres créatures ;
> Et gravelles pareillement
> Doulce dame tu fais yssir
> De maintes gens incontinent...

Incantation populaire pour les *Dartres*.— On prend une épingle neuve qui n'ait jamais servi ; avec la pointe, on trace le contour de la plaque dàrtreuse ou eczémateuse, en disant :

« Dartre ou dartrine, engendrée de neuf sortes de racines, tu disparaîtras aussi vite que la rosée devant le soleil au mois de mai, de neuf à huit, de huit à sept, de sept à six, de six à cinq, de cinq à quatre, de quatre à trois, de trois à deux, de deux à un, de un à zéro. »

On jette l'épingle, par-dessus son épaule gauche, et

on recommence pendant neuf jours,au bout desquels la dartre est guérie.

Voici quelques formules analogues employées contre les maladies par les Roumains de Hongrie :

« Abcès, ne t'abcède pas, n'en viens pas à ta maturité, rentre. Si tu es venu d'une pierre, rentre dans une pierre; si tu es sorti du feu,rentre dans le feu; si tu es venu d'un hêtre, retourne dans un hêtre; si tu es venu d'un chêne, rentre dans un chêne; crève, sèche et ne t'enfle pas. »

« Mal de tête va te jeter à la rivière; sors de la terre pour aller dans le ruisseau et fuis avec l'aide de Dieu. »

« Hydropisie, noie-toi ! fuis ! ne t'arrête pas avant d'arriver dans les champs du dixième village. Que le soleil te sèche, cache-toi sous terre. Fuis à jamais ! »

Pour le *zona*, en Bretagne, on passe plusieurs fois la main sur la poitrine, à l'endroit malade, dans le sens où tourne le soleil et l'on dit :

Telou-Seved, tec'h, tec'h.
Neked ama,ma da lec'h.
Nag ama, nag e neb-lec'h
Etre nao mor a nao mene
Eno ma da vele.

« Zona, retire-toi ! ce n'est pas ici ta place, ni ici, ni ailleurs. Entre neuf mers et neuf montagnes,là est ton gîte. »

Pour les *maladies de bouche et de gorge*, aller le matin, avant le lever du soleil, sur le bord d'une rivière où croissent des joncs ; en prendre trois qu'on

arrache sans les casser; en passer la racine trois fois sur le mal et suspendre les joncs au-dessus de l'âtre, en les attachant à la crémaillère avec un fil écru, puis les laisser brûler. Quand les joncs seront consumés, le mal sera guéri ; mais pendant l'opération, il faut prononcer la formule suivante :

« Mal de bouche, mal de gorge, quinancie forcée, tu guériras aussi vite, aussi promptement que la rosée fond au soleil levant dans le jour le plus chaud du mois d'août. »

Sous le nom de *chancre*, on désigne, dans le peuple, certaines lésions de la bouche ou de la langue, principalement les aphtes et le muguet. Pour s'en débarrasser en deux heures il suffit de dire :

« Chancre rouge, chancre blanc, chancre triomphant, sors de la bouche de cet enfant. »

Ou bien encore :

« Chancre rouge, chancre blanc, chancre noir, neuf sortes de chancres, je te conjure, tu perdras ta rougeur, ta blancheur, ta noirceur, tu quitteras M... (nommer le malade) et tu t'en iras au Jardin des Olives. »

On souffle trois fois sur la plaie, et on recommence trois fois.

Pour les *entorses* on dit : « Entorse, .entorse, entorse, si tu es dans le sang, saute dans la moelle; si tu es dans la moelle, saute dans l'os ; si tu es dans l'os, saute dans la chair ; si tu es dans la chair, saute dans la peau ; si tu es dans la peau, saute dans le poil ; si tu es dans poil, saute dehors. »

Contre les dartres, qu'on appelle aussi *varpelons*

(du nom d'une chenille à laquelle les paysans attribuent les dartres), il existe un grand nombre de prières.

On prend le chiffon qui sert à nettoyer le four des boulangers, on frictionne vigoureusement la dartre avec ce chiffon, en disant :

« Varpelon, varpelon, tu perdras ta rougeur, ta largeur, ta creuseur, ton inflammation, *in nomine Patris.* »

Puis on souffle dessus trois fois.

Ou bien on fait avec le pouce trois fois le tour du mal en disant :

Guèdre chevaline
Tu perdras ta rapine
Que le bon saint Hubert
Mette le pouce *In nomine Patris.*

De guèdre, on a fait *guardre* et *diarde*. De là une nouvelle formule èt une autre prière :

« Bonjour diarde, tu as dis diarde que tu avais plus de diardes, des petites diardes de racines, de petites racines, de filets, de petits filets, que le bon Dieu avait d'amis. Tu as menti, diarde, tes diardes, tes petites diardes, tes racines, tes petites racines, tes filets, tes petits filets disparaîtront et les amis du bon Dieu augmenteront. »

On fait alors trois fois le signe de la croix sur la dartre et on dit :

« Diarde rouge, diarde verte, diarde blanche, diarde chancreuse, diarde farineuse, je panse au nom du bon Dieu, de la bonne Sainte Vierge, et de tous

les maux et racine que le bon Dieu et la bonne Sainte Vierge, ils ont unis, ils les guériront.

Pour la *teigne*. — « Saint Pierre sur le pont de Dieu s'assit. Notre Dame de Caby y vint qui lui dit : « Pierre, que fais-tu là? », « Dame, c'est pour le mal « de mon chef que je suis ici. » — « Saint Pierre, tu « te lèveras, à Saint-Agit tu t'en iras, tu prendras le « saint onguent des plaies de Notre-Seigneur et tu « t'en graisseras en disant trois fois Jésus Marie. »

Il faut en même temps faire trois signes de croix sur la tête malade.

Contre les entorses. — « Le bon Dieu, la saincte Vierge, la bienheureuse sainte Anne, Sainte Mère, bonnes Saintes je vous prie de grâce de sortir du Jardin des Olives pour rhabiller X... du crochet de l'estomac, de toutes les côtes et cotillons, de tous les nerfs, de toutes les veines, de toutes les bronches, de toutes les veines du cœur et du corps, des blessures, refoulures, demanchures, du flux de sang et de tout ce qui en dépend. C'est grand péché, mais les médecins n'y font guère, et la santé de mon corps est le salut de mon âme. »

On souffle en même temps sur la partie malade, et on fait trois fois le signe de la croix avec le pouce.

Ou bien, on dit trois fois la prière suivante :

« Entorses, détorses, veines, nerfs, sautés et tressautés. Je prie Dieu et la bonne Dame de Mars de vous remettre dans l'endroit où vous étiez. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Vous pourrez également faire trois signes de croix sur l'entorse, en disant :

« La bienheureuse sainte Anne qui enfanta la Vierge Marie, la Vierge Marie qui enfanta Jésus-Christ, Dieu te bénisse et te guérisse, pauvre créature X... de blessures, rompures, entraves et toutes sortes d'infirmités, en l'honneur de Dieu et de la Sainte-Vierge, comme Saint Côme et Saint Damien ont guéri les cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Faites, en plus, réciter au malade le matin à jeun, trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur des angoisses de Jésus-Christ sur le Calvaire.

Pour la *veine sautée*, qui est soit une entorse, soit une foulure, voici les prières conseillées : « Veine sautée, veine foulée, veine démise, que Dieu te remette à ta place d'où tu es sortie, au nom du Père †, du Fils †, et du Saint-Esprit †. Ainsi soit-il †††.

A chaque croix, il faut faire des croix sur la malade, avec le pouce trempé dans l'eau bénite.

Autre formule : on fait sur la partie malade des signes de croix avec pouce, sec ou trempé, dans l'eau bénite, en disant :

« Saute petite, saute grosse, si tu es dans ma peau, saute dans mes os ; si tu es dans mes os, saute dans ma peau : saute petite, saute grosse : par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, par la Sainte-Trinité. Ainsi soit-il. »

Passons aux *hémorragies et coupures* ; elles sont des plus faciles à guérir, il suffit de dire :

« *Anna peperet Mariam, Elisabeth peperet Joanem Mariam autem Christum in nomine Jesu naset sanguis ab hoc famulo vel ab hac famula.* »

Voici une seconde manière : toucher la partie malade en disant :

« De la terre *ejus exivit sanguis* ».

Et prenant de l'huile, dire trois fois dessus : « *Natus est Christus* ☩ *mortuus est Christus et resurexit* ☩ *Christus.* »

Prendre ensuite l'huile dans sa bouche, et la souffler dans la plaie ou sur le sang.

Troisième manière : répéter trois fois, en ajoutant chaque fois : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Trois Notre-Dame vont se promener. La première dit : X... perd tout son sang ; la seconde dit : nous l'arrêterons ; la troisième dit : il est arrêté. »

Quatrième manière :

« Dieu est né dans la nuit de Noël à minuit, Dieu est mort, Dieu est ressuscité, Dieu a commandé que le sang s'arrête, que la plaie se ferme, que la douleur se passe, que cela n'entre ni en matière, ni en serum, ni en chair pourrie, comme ont fait les cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Natus est Christus, mortuus est et resurexcit.* »

On répète trois fois les mots latins, et, à chaque fois, l'on souffle en forme de croix sur la plaie, en prononçant le nom du malade et en disant : « Dieu t'a guéri, ainsi soit-il. »

Cinquième manière : on prend un petit morceau de bois et, le trempant dans le sang, on écrit le nom de la personne qu'on veut guérir, puis l'on dit :

« Sang, sang, sang, je t'arrête au nom du Père, du fils et de la bonne Sainte Vierge. Sang, sang, sang,

je te conjure, tu resteras aussi tranquille dans les veines de X... que Notre-Seigneur Jésus-Christ est resté tranquille dans sa fièvre. »

Contre les rages de dents, dites trois fois : « Sainte Apolline qui êtes assise sur la pierre, sainte Apolline, que faites-vous ? Je suis ici pour le mal de dents. Si c'est un nerf, ça s'ôtera, si c'est une goutte, ça s'en ira. »

Contre les maux de gorge : « Maux de cou, grippe, group (croup?), scorbut, chancre, je te coupe, et je surcoupe, je te conjure, je t'excommunie au nom du bon Dieu et de la sainte Vierge, tu sècheras, tu fondras dans la bouche de X... aussi vite que la rosée a fondu devant le soleil levant à la grand Saint-Jean. »

Ou bien on arrache trois joncs en vue de la guérison, en disant une prière. On plie un des joncs en trois et on fait, avec le jonc ainsi plié, des signes de croix sur la bouche en disant :

« De la part de la bienheureuse Sainte Anne et du bienheureux Saint Simon, muguet, va-t'en.» Puis on récite vingt *Pater* et vingt *Ave*. Le lendemain ou le surlendemain, on répète la même prière avec le deuxième ou le troisième jonc.

Ou bien, faire trois fois le signe de la croix avec le pouce sur la bouche en disant chaque fois : « Chancre et scorbut, je te touche, le bon Dieu te guérisse et la Vierge Marie. »

Ou bien encore :

« Trois petits enfants s'en vont à Rome. En chemin ils rencontrent la Sainte Vierge qui leur dit : « Où allez-vous, mes petits enfants ? — Nous allons

« à Rome pour nous faire guérir du chancre et de
« l'escorbut. »

On récite trois *Pater* et trois *Ave* et l'on est guéri.

Autre formule :

« Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur X...
Répéter trois fois, et ajouter, après avoir soufflé trois fois sur la langue :

« Chancre rouge, chancre blanc, chancre noir, chancre morveux, chancre fileux, chancre boutonneux, chancre baveux, par-dessus tous les chancres donnés ou non donnés, je te conjure de la part du grand Dieu vivant de mourir en trois jours, ou de te blesser à ce que personne l'ait plus. »

Pour les *coliques*, on met sur le nombril le grand doigt de la main droite et l'on dit :

« Marie qui êtes Marie ou colique, passion qui êtes entre mon foie et mon cœur, entre ma rate et mon poumon, arrêtez. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

On récite trois *Pater* et trois *Ave*, puis on prononce le nom du malade en disant :

« Dieu t'a guéri. *Amen.* »

Il y a un autre moyen :

On prend trois boulettes de pain et on dit :

« Pain de Dieu, je te bénis au nom de Jésus-Christ ; colique, je te conjure au nom de Jésus-Christ : que la colique se passe aussi promptement que la Sainte Vierge aime l'enfant Jésus. »

Récitez trois fois cette prière, en faisant avaler à chaque fois une boulette de pain.

A propos de coliques, j'ai été moi-même témoin du

fait suivant : avec plusieurs personnes, je visitais une église du Blanc (Indre). Nous vîmes arriver deux femmes, une vieille et une jeune ; la jeune portait un pauvre enfant à l'air chétif et souffreteux. Elles s'adressèrent à une des personnes qui étaient avec moi et demandèrent l'*autel pour les coliques*, racontant que le pauvre petit, depuis quinze jours qu'il était né, n'avait cessé d'avoir des coliques et qu'on venait là pour le guérir. Les deux femmes se mirent en prières. La jeune mère fit téter l'enfant puis le démaillota. Les deux femmes gravirent les marches de l'autel, et frottèrent sur l'autel le ventre de l'enfant; mais je ne sais pas si elles dirent une prière spéciale.

Contre les *maladies des yeux*, maladies qui se résument à deux : la *maille* et le *bourgeon* (les taies et la cataracte), voici un certain nombre de formules:

« Le bon Dieu et le bon saint Jean s'en vont tous deux en voyage. Sur leur chemin ils ont rencontré le bienheureux saint Abraham assis sur un banc. — Saint Abraham, levez-vous, suivez-nous. — Mon Seigneur je ne puis, je ne vois. »

Répéter ça trois fois. A chaque fois que l'opérateur prononce ces paroles, il trace un cercle autour de l'œil avec son doigt. Quand il a fait par trois fois ce mouvement, il souffle trois autres fois, alternativement dans l'œil malade et dans le feu de la cheminée, en disant :

« S'il y a maille ou onglin, ou cottin, ou cottaille, qu'il brûle, qu'il fonde ou qu'il saute à terre, dans l'intention du bon Dieu et de la bonne Sainte Vierge, sainte Claire, de sainte Epine, de sainte Reine, de

saint Ferréol et de tous les bons saints et saintes du paradis. »

Réciter alors cinq *Pater* et cinq *Ave*. Pendant ce temps le malade chante :

I vin d'Ion (Lyon)
Chercher guairaïon
D'lai maille et du borgeon
Si cô la maille
Que Dieu ml'aipaille
Si cô l'borgeon
Que Dieu m'donne guairaïon.

Si ce traitement ne vous réussit pas, en voici un autre :

Trois vierges dames s'en vont
Au delà des monts
Chercher guérison
La lumière et le bourgeon.
Dans leur chemin font rencontre
De l'enfant Jésus qui leur dit :
Mes trois vierges dames où allez-vous ?
Seigneur, nous allons au-delà des monts
Chercher guérison,
De la lumière et du bourgeon.
L'enfant Jésus leur répond :
Retournez dans vos maisons.
Vous y trouverez guérison,
De la lumière et du bourgeon.

Répétez cette prière trois jours de suite et vous serez guéri.

Autre formule :

« Le Bienheureux saint Jean passant par ici, trois vierges dans son chemin, il leur dit :

— Que faites-vous ici ? — Nous guérissons la maille. — Guérissez, vierges, guérissez les yeux de X... »

Faisant le signe de la croix et soufflant dans l'œil, on dit :

« Maille feu, grief ou quoi que ce soit, ongle, graine ou araignée. Dieu te commande de n'avoir plus de puissance sur cet œil, que les Juifs le jour de Pâques sur le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Puis on fait le signe de la croix, en soufflant dans les yeux de la personne et en disant :

« Dieu t'a guéri. »

Sans oublier la neuvaine à l'intention de la bienheureuse Claire.

Orgelet. — Pendant trois jours de suite, dire trois fois le matin :

Bonjour, Orgelet.

Va-t'en comme tu es venu.

Et trois fois le soir en se couchant.

Bonne nuit, Orgelet.

Va-t'en comme tu es venu.

En disant ces formules, il faut faire sur l'orgelet humecté de salive un signe de croix, soit avec un anneau de mariage, soit avec l'ourlet de sa chemise tourné à l'envers.

Citons encore un certain nombre de prières pour des affections diverses.

Pour guérir *la rage*, chez les hommes et les animaux, il faut d'abord prendre trois œufs dont on en-

lève le blanc, de l'huile de noix et un poèlon qu'on fait rougir. On bat ensemble les jaunes d'œufs et l'huile, et on jette le tout dans un poêlon rouge. On tourne cette omelette d'un nouveau genre et on la laisse. On prend de la racine de galles récoltée le jeudi saint, et à midi sonnant, et on en râpe avec une lime à bois deux pleins dés qu'on mélange à l'omelette ci-dessus. On met ensuite une boule de pain dans le milieu de la main droite, on le bénit de la main gauche, et disant : « Pain, je te bénis ». Puis mettant un doigt de la main gauche près du pouce droit, on dit :

« Dieu te guérit aussi promptement que la Sainte Vierge aima le petit enfant Jésus. »

On fait ensuite le signe de la croix avec le même doigt.

S'il s'agit d'un homme, il mange les œufs mis dans l'huile. Si ce sont des animaux, on frotte la plaie avec, avant de les faire manger.

Pour *le point de côté*, mettre sur l'endroit douloureux deux brins de rameaux en croix et dire :

« Point sur point, que Dieu te guérisse comme saint Côme et saint Damien ont guéri Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. »

Pour se débarrasser du *fil* (lumbago, sciatique, etc.), on doit répéter neuf fois, et plusieurs jours de suite :

« Fil, je te dis bonjour ; tu as autant de racines que le Bon Dieu a d'amis, mais les amis de Dieu profiteront et tes racines périront, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Pour les *morsures de serpents*, le guérisseur récite :

« Saint Hubert et saint Simon s'en vont à la chasse, par les rues et par les champs. Saint Hubert dit à saint Simon : Nous avons bien chassé pendant trois jours et trois nuits sans rien tuer ; nous n'avons trouvé qu'une couleuvre et qu'un verpis qui a mordu nos chiens et nos lévriers et ils sont restés sur place. Jésus-Christ dit à saint Simon et à saint Hubert : Allez-vous-en, vous pétrirez des feuilles de ronces traînantes, et des feuilles de rendlit (?) avec de la graisse de porcelain(?) vous en frotterez les plaies du haut en bas en descendant, et le venin sortira. Vos chiens et vos lévriers en reviendront et la couleuvre et le verpis en périront. »

Puis on souffle trois fois sur la morsure, en disant : « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

On rencontrait, il n'y a pas un quart de siècle dans la plupart des foires et assemblées du centre de la France, des charlatans que l'on appelait *Saint Hubert* ou *marchands de saint Hubert*, qui promenaient dans une petite boîte l'image du saint, à laquelle ils faisaient toucher des bagues, des chapelets bénits, qui acquéraient à ce contact des vertus préservatrices. Lorsque vous étiez muni d'un pareil talisman, et que vous saviez par cœur la fameuse oraison de saint Hubert qui commence par ces mots :

Grand saint Hubert qu'étez glorieux
Du fils de Guieu (Dieu) qu'étez amoureux :
Que Dieu vous garde en ce moment
Et de l'aspic et d'la serpent ;
Du ch'ti chin et du loup manfait, etc., etc.

Vous étiez sûr de voir s'envoler votre mal.

Enfin pour se préserver de toutes les maladies possibles on récite les prières suivantes :

« De grand matin je me lève, et je vais laver mes pieds dans le jardin des Olives, et courant dans un ruisseau je rencontre la Sainte Vierge et saint Joseph. Sainte Vierge, je vous prie... guérissez le mal que j'ai aussi vitement, aussi promptement que la Sainte Vierge allaite son enfant Jésus. »

Cette prière doit se dire dans son jardin, en se lavant les pieds et les mains, pendant trois matins de suite, et trois fois chaque matin. Pour terminer cette monographie nous donnons les cas suivants qui auraient-dû passer en tête de cet article.

Nous lisons dans la *Revue des Revues* 1896 de Jean Finot le cas suivant :

Tout récemment, un professeur de droit de l'Université de Moscou, M. Dorobietz, atteint de la *sycosis* (dartre pustuleuse développée dans la barbe et compliquée de la présence du *tricophtyton*), s'en est allé consulter toutes les célébrités de l'Europe. M. le docteur C. Mostowicz, de Tiflis, dans une lettre des plus curieuses assure que les spécialistes, comme le docteur Schwimmer de Budapest, Lassar de Berlin, et Caposi de Vienne, se montrèrent impuissants devant la maladie du savant russe. Ce retour à Moscou, M. Dorobietz s'adresse, sur les conseils de sa blanchisseuse, à une sainte femme du peuple qui « guérit par les prières ». Rendez-vous fut pris dans une église et durant trois séances, à mesure que la femme fait ses prières, la *sycosis* s'en va et disparaît pour de bon. Le cas du professeur Dorobietz fut étudié par la *so-*

ciété neuropathologique de Moscou qui conclut à l'auto-suggestion du malade !!

Le docteur Hikmet a vu, de son côté en Perse et en Kurdistan, la diminution du foie et de la rate survenir, après cinq ou six séances de la cérémonie suivante : avec un sabre courbe, on frappe, perpendicu lairement et sans le blesser, le ventre du patient *en récitant certains versets du Coran.* Sous l'influence de la peur, de la foi et de la suggestion de l'entourage, il se produit une vaso-constriction, et, par suite une diminution de la rate hypertrophiée !!!

« J'ai joui, dit un médecin militaire, du spectacle très rare d'une amputation. Le patient fut couché, le bassin sur le bord d'un trou creusé en terre, dans lequel le toubib se plaça. Plusieurs couteaux chauffaient sur des charbons ardents. Deux de ces instruments suffirent pour pratiquer la section des chairs jusqu'à l'os, section que le chirurgien arabe pratiqua de but en blanc, sans s'inquiéter de la rétractilité des chairs et de la conicité du moignon qui en est la conséquence. La lame d'un troisième couteau fut promenée à plat sur la surface musculaire du moignon pour en arrêter l'hémorragie. On plaça un billot sous l'os que le toubib coupa d'un coup de hache et qu'il égalisa ensuite tant bien que mal avec son couteau. Le moignon fut enfin placé dans un épais cataplasme de bouse de vache, de crottins de cheval et de terre glaise. Le malade guérit. »

Le docteur Gomma rapporte qu'il a lui-même passé, certain jour, une heure à décaper le visage d'une petite fillette indigène tombée la face dans le

feu et que l'on avait masquée avec « un ignoble mélange, où la fiente du chameau s'associait à de l'urine, à des olives triturées, à de la terre et je ne sais plus trop quoi encore. »

Voilà donc à quelle primitive thérapeutique avaient recours fatalement et ont encore souvent recours volontairement les malades indigènes. Pointes de feu, henné, mélange plus ou moins savant d'herbes, de miel, d'huile, de goudron, constituent les moyens les moins inoffensifs, ordinairement associés aux pèlerinages auprès de tel ou tel marabout vénéré, « aux sachets contenant de saintes paroles ou de puissantes reliques, aux boissons dans lesquelles on a fait dissoudre, pour les mieux assimiler, les versets du Koran écrits à l'encre au fond d'une assiette au préalable pieusement placée près du malade (1). »

Que de fois, écrit le docteur Poskin, n'avons nous pas vu de petits enfants atteints de convulsions, dont les parents se contentaient, pour tout traitement, de lire, en tenant la main sur la tête de l'enfant, le premier chapitre de l'évangile de saint Jean. Ce remède, ajoute le docteur Poskin, est a peu près aussi efficace que celui qui consiste à faire porter sur la poitrine une prière écrite, dont le texte se transmet fidèlement de génération en génération, dans le but d'obtenir une délivrance heureuse aux femmes en couches.

Le docteur Poskin a eu sous les yeux un livre très répandu dans les campagnes, intitulé : *Le Trépassement de la vierge Marie, contenant ses litanies et*

(1) M. ABADIE, *l'Assistance médicale en Algérie.*

plusieurs autres oraisons en son honneur. Il est écrit en vieux français du dix-huitième siècle; c'est la reproduction textuelle d'un viel opuscule portant le le même titre, imprimé en 1696, et transmis de mains en mains jusqu'à nos jours. *Il a servi à procurer d'heureuses délivrances à nos aïeules*, et il sert de nos jours au même usage (1).

C. B.

(1) Cabanes et Barrand.



Le Christianisme ésotérique

COMMUNICATION AU CONGRÈS SPIRITUALISTE

(Juin 1908.)

MESDAMES, MESSIEURS,

La lettre tue. Mais, heureusement, *la lettre meurt.* L'esprit ne meurt point. Il ne faut donc pas s'effrayer des crises morales et religieuses de notre temps. C'est l'agonie de la lettre. Il faut s'attacher à l'impérissable esprit.

Nul ne pourra s'y attacher mieux que vous, spiritualistes libres et sincères, car ce qui vous intéresse dans la religion, c'est son esprit. C'est l'âme, l'immortalité et Dieu. Les questions de culte, de hiérarchie et de politique absorbent trop certaines Églises. Cela devient le principal. Quant au Créateur infini, généreux, immensément sauveur, à l'âme immortelle, à ses relations psychiques avec son Père céleste et les autres âmes, enveloppées ou dégagées de la chair, cela devient l'accessoire.

C'est demeuré le principal pour vous, et pour le Christ.

Imaginez que des chrétiens primitifs ressuscités pénètrent dans l'un de vos groupes d'étude. Ils n'y

seraient pas dépaysés. Le souci de l'Au-Delà, l'union psychique avec Dieu et les chères âmes disparues, les phénomènes de prémonition et d'inspiration, de voyance, passionnaient, autant que vos groupes, les assemblées des premiers chrétiens. Et les *charismes* d'alors impliquaient ce que nous appelons aujourd'hui le psychisme.

Mais imaginez ces chrétiens primitifs ressuscités pénétrant dans telle réunion sacrée où un maître décide l'avenir de l'Église. Ils y seraient fort dépaysés. Le souci de l'En-Deçà leur y paraîtrait l'emporter sur le souci de l'Au-Delà et le goût de conserver le pouvoir en ce monde sur le goût d'explorer l'autre monde. Ils verraient que la question vitale, c'est désormais la question de hiérarchie, de commandement.

Et, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.

Les chrétiens antiques s'ébahiraient du Jésus nouveau, le Jésus caporaliste.

Mais le Christ véritable a dit : « Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra ».

Et il serait légitime d'en conclure : Celui qui voudra sauver son autorité la perdra.

Car, dans l'ordre divin, ce qu'on veut garder pour soi-même, à tout prix, on le perd, et l'on sauve ce qu'on abandonne à Dieu.

***

Préservons-nous d'imiter ces esclaves des choses du dehors, ces hallucinés du visible. Ne cherchons pas comme eux, le Christianisme dans l'extérieur le

plus épais, dans la politique et l'oppression. Ne le cherchons même pas d'abord dans son histoire et les faits externes de l'Évangile. Mais cherchons d'abord le Christianisme dans l'intérieur, et découvrons-le au fond de notre âme. Par la foi, l'expérience intime, la mystique et la raison, par le concours lucide et ardent de toutes nos facultés, acceptons et arrivons à vivre et à prouver, en nous, les vérités religieuses primordiales, le Dieu infini, la vertu, l'immortalité, l'espoir du salut de tous et de l'éternelle gloire en Dieu. La foi nous fait accepter ces vérités. L'expérience intime et la mystique nous les font sentir et vivre. Enfin la raison nous les prouve, car notre raison démontre que l'Infini est sans limites dans la durée comme dans l'espace, qu'il ne manque pas des facultés, intelligence, amour et volonté qu'il nous donne et que le néant l'atteste impossible. Or l'Infini possédant volonté, intelligence, amour, c'est Dieu même, la vertu n'est que la subordination du moi à l'Infini, l'immortalité résulte de l'impossibilité du néant. Et l'espoir du salut de tous et de l'éternelle gloire en Dieu n'est que la déduction logique de cette immortalité et d'un Dieu sans limites dans sa miséricorde comme dans son existence.

Alors, appuyé sur ces vérités, ayant senti et prouvé le Divin et l'humain, nous pouvons méditer par la raison, accepter par la foi l'union suprême de ces deux termes, le plus haut idéal concevable : l'Homme-Dieu.

Et tous les autres mystères du Christianisme, nous les ramenons à l'état d'expressions, de dépendances

de cette vérité générale : la divinisation humaine.

Ici nous aurions le droit de faire halte, car nous avons déjà conquis l'essentiel du Christianisme ésotérique. Dieu et l'homme spirituel pour bases et l'Homme-Dieu pour but, voilà cet essentiel. Quoi de plus simple ? Et, en même temps, quoi de plus sublime, de plus insondable ? Il ne faut pas se figurer que les vérités réellement ésotériques sont très nombreuses, très enchevêtrées. Au contraire, ce qu'il y a de plus profond, c'est ce qu'il y a de plus simple. Mais l'éternité ne suffira pas à épuiser les magnificences, les découvertes, les béatitudes que cette simplicité renferme. Comme équation, comme formule, rien de moins compliqué que les trois termes : Divin, humain et leur synthèse. Et les innombrables abîmes de l'omniscience tiendraient dans ce cadre.

***

En discernant au fond de nous le Christianisme ésotérique essentiel, nous acquérons l'intuition qui nous permet de le saisir dans les textes de la Tradition. Suivre la méthode opposée, apporter un texte à ceux qui n'ont pas ranimé en eux-mêmes l'intuition à la fois mystique et rationnelle, c'est incohérent. C'est exiger la fonction sans le concours de l'organe. Ouvrez l'Évangile devant un homme qui dort. Il ne lira pas. Il faut le réveiller. Or, tels que la nature nous a faits, nos aptitudes religieuses sont assoupies. Il faut les réveiller au contact de la lumière intérieure. Et, quand elles ont lu, en nous, le Christianisme vivant, alors elles peuvent le relire, à travers

nos yeux de chair, dans le Christianisme textuel, traditionnel.

Et le Christ idéal, évoqué d'abord dans notre esprit, nous le retrouvons dans le Christ historique.

Cette méthode qui commence par Dieu et l'âme et non par l'extérieur, pas même par la vie terrestre de Jésus, la Tradition l'autorise. Ce n'est point une fantaisie moderne. C'est la méthode de l'Évangile selon saint Jean. Car saint Jean commence par « la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », la révélation de Dieu à l'âme et il ne traite qu'ensuite du Verbe fait chair, du Christ de l'histoire. C'est la méthode logique et définitive. Saint Jean, écrit après les Synoptiques, doit leur être regardé comme supérieur. Là aussi il faut dire : « Les derniers seront les premiers ».

J'aurais pu, en aide à l'intuition mystique et rationnelle proprement dite, invoquer les phénomènes du psychisme moderne. Je rappelais, au début de cette brève conférence, que les chrétiens de l'ère apostolique les avaient pratiqués. Mais vous les connaissez trop pour que j'y insiste. L'Ésotérisme religieux, d'ailleurs, s'occupe surtout du rapport de ces phénomènes avec l'intuition et laisse à la science la critique de leurs aspects matériels.

*
* *

L'Homme-Dieu ne signifie pas l'homme substitué à Dieu.

Le Christianisme du dehors, exotérique, si, dans sa doctrine officielle, il n'a jamais voulu ou jamais

osé une pareille substitution, l'a rendue possible dans les tendances inconscientes de bien des fidèles, par la manière obscure dont il s'est exprimé et par l'orientation qu'il a laissé prendre au culte.

La doctrine théorique défend, saint Thomas d'Aquin le précise, de dire que Jésus, en tant qu'homme, est Dieu.

Néanmoins, la plupart de ceux qui n'adoptent pas le Christianisme ou qui l'ont quitté, gardent l'impression que l'homme Jésus est Dieu dans le Christianisme.

Et ce n'est pas tout à fait leur faute. On aurait dû nettifier, par des divulgations populaires et claires, qu'en l'être complexe Homme-Dieu, c'était Dieu seul qui était Dieu, ainsi qu'en nous c'est l'âme qui est âme.

Et l'on aurait dû réserver très nettement, très évidemment à Dieu la même place souveraine et sans égale dans la prédication et le culte que dans la doctrine.

Il ne faut jamais perdre de vue les vérités premières qui dominent les autres et que nulle spéculation théologique ultérieure n'a le droit de changer. Ce qu'il y a d'abord de certain, dans le mystère de la Trinité, c'est que Dieu est unique ; dans le mystère de l'Incarnation, c'est que Dieu seul est Dieu ; dans le mystère de la Rédemption, c'est que Dieu nous sauve. Et aucun développement, aucune subtilité n'ont licence d'affaiblir ces certitudes. Les Églises chrétiennes oublient trop souvent l'esprit, sinon la lettre officielle de ces grands axiomes. Tout va, chez les protestants, au Christ, auteur de la justification ; chez

les catholiques, au Christ mystique, à l'Eucharistie, à la Vierge et aux Saints. On dépouille l'Éternel de ses prérogatives. Inconsciemment, les Églises tendent à faire de Dieu le roi Lear de la religion.

Nous, chrétiens ésotériques, nous maintenons rigoureusement, au contraire, les axiomes qui obligent les mystères du Christianisme au respect absolu de l'Éternel et de la raison. Et ce respect, cette authentique et lucide orthodoxie facilitent notre accord avec les spiritualistes et théistes libres que choquent, à juste titre, les hérésies, les idolâtries d'allure et d'accent des orthodoxies prétendues.

Et nous n'avons rien de sectaire. Nous nous allions sur les vérités qu'elles reconnaissent comme nous, n'en reconnaîtraient-elles qu'une seule, avec toutes les Églises, toutes les religions, toutes les philosophies, toutes les doctrines. Et nous n'exigeons point qu'elles nous rendent la pareille. L'Humanité Une ne se réaliserait jamais si l'on attendait, pour s'allier, la réciproque. Il sied d'avoir la magnanimité de recueillir partout ce que l'on rencontre de vrai et de bien et d'en faire la synthèse malgré les désaveux, peut-être les haines de certains de ceux chez qui l'on rencontre ce bien et ce vrai.

Il ne faut excommunier que l'excommunication.

Ne perdons pas cependant la franchise énergique de proposer à nos frères qui les repoussent ou les négligent les vérités autres que celles qu'ils admettent comme nous. Tolérance et apostolat coexistent : l'on tend une main à tout le monde, et, de l'autre main, on lève tout le drapeau !

C'est ainsi que, d'accord avec les spirites non chrétiens et les théistes sur les vérités religieuses antérieures à l'Homme-Dieu, nous leur proposons ce mystère qu'ils ne confessent pas encore. De plus, maintenant, nous les invitons à dépasser et nous dépassons la sommaire notion de l'Homme-Dieu que je vous ai précédemment éclaircie. Nous les invitons à nous suivre dans l'étude approfondie des mystères du Christianisme.

Examinons la Trinité. Dieu est unique absolument. Le Christ le déclare. Il reprend à son compte, en l'Évangile selon saint Marc, la parole de l'Ancien Testament : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. » Mais, dans cette unité absolue, peut-il subsister des éléments irréductibles. Il en subsiste dans nos sensations. Nous avons deux ternaires de sens : un ternaire comprenant la vue, l'ouïe et l'odorat, et un autre comprenant le goût, le toucher actif (sens de la dureté, de la mollesse), et le toucher passif (sens du froid, de la chaleur). Pour abréger, ne considérons que le premier ternaire. Vue, odorat, ouïe appartiennent à l'unité du même sujet, qui est nous. Pourtant, le parfum, le son, la couleur, s'avèrent, comme sensations, mutuellement irréductibles. Dans les phénomènes de synesthésie, une sensation en provoque une différente ; par exemple, dans l'audition colorée, un son provoque une couleur, mais son et couleur n'en restent pas moins irréductibles mutuellement. Et le parfum aussi est à jamais quelque chose d'original et d'irréductible! Alors pourquoi nier qu'en l'unité de Dieu, comme

en la nôtre, il subsiste des éléments très distincts ?

Et si on contemple l'Humanité et la nature, la distinction la plus puissante, la plus générale qu'on y observe, c'est la polarité, la sexualité, avec leurs trois termes, équilibre, expansion virile, attraction féminine. Elle se retrouve dans l'esprit sous forme de trois pouvoirs intellectuels et moraux : l'équilibré, l'expansif et l'attractif. C'est un ternaire spirituel analogue qui, en Dieu, constitue la Trinité. Il ne faut pas méconnaître, sans pourtant confondre la chair et l'esprit, le caractère moralement viril de l'expansion divine et le caractère moralement féminin de la divine attraction. La Trinité ainsi comprise s'harmonise, en effet, avec la chaîne immense de toutes les polarités créées. Elle repose sur des vérités naturelles évidentes et sans nombre, qui la confirment. L'électricité, l'aimant, les couleurs complémentaires, les acides et les bases de la chimie, les hémisphères de la terre, les soleils et les planètes, les étoiles conjuguées, les polarités des plantes, des animaux, du corps et de l'âme humains, tout témoigne en faveur de la Trinité ésotérique et profonde. La Trinité exotérique ou l'élément féminin se dénonce à peine, indiqué dans le symbole de la Colombe est loin d'offrir autant de certitude et de sérieux.

On se demande pourquoi l'expansion virile s'est manifestée de préférence dans le monde, pourquoi le Verbe descendit en Jésus plutôt que l'éternelle Colombe dans une femme. Peut-être que, si la Divinité avait paru avec une âme et une forme de femme en ce monde, elle l'aurait trop sauvé. La Divinité

Femme se serait attachée à son œuvre avec plus de détail et de ténacité. Et, surtout, elle n'aurait pas laissé les domestiques, les prêtres devenir maîtres et refaire, pour la plier à leur commodité, l'œuvre de la Maîtresse. Le monde ne méritait pas, sans doute, un salut aussi achevé.

Peut-être encore, vu la tonalité attractive du Féminin divin, est-ce en mode attractif, en mode de surassomption, au cœur du Paradis, que s'accomplira, un jour, l'Incorporation de la Femme-type dans la Divinité, alors que c'est en mode expansif et du Ciel vers la Terre, que s'est accomplie l'Incarnation de la Divinité dans l'Homme-type.

Du reste, le prodige qui s'est effectué avec une intensité suprême dans le Christ et qui s'effectuera peut-être, un jour, avec une intensité complémentaire dans la Vierge, est opérable avec une intensité moindre, dans chaque homme, chaque femme.

Un des motifs qui font rejeter le Christianisme par beaucoup de penseurs modernes, c'est que le Christianisme exotérique enseigne ses mystères comme des caprices, des exceptions, tandis que pour la science et la philosophie modernes, tout est loi.

Mais le Christianisme ésotérique comprend différemment les mystères. S'il admet des intensités particulières de l'action d'une loi (et la science ne les repousse pas à priori), il ne les sépare pas, cependant, de la loi générale. Aujourd'hui, le grand public est mûr pour cette manière de penser secrète de l'élite ancienne. Il veut, après le Christianisme d'exception, le Christianisme-loi. Or, la doctrine chrétienne éso-

térique révèle une présence de Dieu en chaque homme, chaque femme, et la possibilité, pour quelques-uns dès ici-bas, pour tous au moins dans la vie future, d'une sorte d'Incarnation personnelle. Cette présence, cette possibilité sont la loi générale dont la vie du Christ constitue l'intensité suprêmement divine.

Saint Paul avoue une sorte d'Incarnation dès ici-bas en lui quand il déclare : « Je complète, par mes souffrances, la passion de Jésus », et : « Ce n'est pas moi-même qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Cet état sublime, que des héros comme saint Paul atteignent en ce monde, tous peuvent l'atteindre graduellement dans l'Au-Delà. Donc, à l'avenir d'immortalité des théistes, des spirites et des occultistes non chrétiens, le Christianisme ésotérique ajoute un avenir de divinisation universelle.

Et, voilà bien des siècles, l'orthodoxe saint Grégoire de Nysse proclamait, sans être entendu, cette universalité : « Nous ne doutons pas, disait-il, que tous seront un seul corps du Christ et que l'image de Dieu resplendira en tous également. »

C'est la formule du progrès absolu, l'égalité, la fraternité et la liberté en Dieu et à un degré que la Révolution n'osa pressentir.

C'est l'espoir inouï de la ferveur et de la grandeur humaines. Et, comme Dieu nous aime, c'est aussi l'espoir de Dieu !

ALBERT JOUNET.



Origines réelles de la Franc-Maçonnerie

L'IRRÉGULARITÉ DU GRAND-ORIENT DE FRANCE

CHERS FRÈRES, CHERS SŒURS, MESDAMES, MESSIEURS,

Ce soir encore, j'ai, selon mon habitude, déposé au vestiaire la toge de l'orateur.

Ce n'est donc pas un beau discours à jolies périodes que vous allez entendre ; ce sont des faits, de simples petits faits, mais très éloquents par eux-mêmes, que je vais exposer devant vous, en faisant appel à des documents historiques peu connus et qui seront publiés à tour de rôle et en entier dans la Revue *Hiram*.

De ces documents et de ces faits découlent des conséquences logiques contre lesquelles nous ne pouvons rien, ni les uns, ni les autres.

L'Histoire, pour être impartiale et pour rester un enseignement digne de ce nom, doit tout dire. Je dis tout, parce que je fais de l'Histoire.

Il en est peut-être qui, parmi vous, ne sachant rien de la science occulte, n'ayant jamais vu l'envers des choses et se faisant, par conséquent, beaucoup d'illu-

sions, seront fâchés de faire connaissance avec la réalité. Mais que ceux-là se consolent: le F.·. Lamartine disait que les révolutions se font avec les partis exaltés et sont consolidés par les partis modérés, qu'il faut quelquefois conspirer avec le peuple comme le paratonnerre conspire avec la foudre, — et le F.·. Caussidière, un pur celui-là, puisqu'il fut socialiste, révolutionnaire et même préfet de police en 1848, reconnaissait que, dans la société, l'ordre ne pouvait être établi qu'au moyen d'un désordre organisé — *ordo ab chao.*

Il en est d'autres qui, hors de cette enceinte, en apprenant à leur tour ce que je vais vous dire, non pas sous le sceau du secret, mais ouvertement, seront tout à fait scandalisés et ne me pardonneront pas d'avoir soulevé devant vous un coin du voile. A ceux-là, je réponds à l'avance que si le droit de l'homme libre est de parler librement, le devoir de l'homme qui a des yeux et qui aime son semblable est de venir en aide à ceux de ses frères qui, trompés par des apparences ou des fables, pourraient s'égarer et tomber dans des pièges.

Au demeurant, ma devise est celle-ci : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

De divers points de notre territoire, un bruit qu'on fait circuler sournoisement m'a été rapporté : il paraîtrait que la Maçonnerie mixte, la Grande-Loge Swedenborgienne de France, le Rite National Espagnol, le Souverain Grand Conseil Général ibérique, le Rite Ancien et Primitif de la Maçonnerie, les divers Rites qui sont représentés dans notre Convent, et une

foule d'autres Rites dont le nombre va jusqu'à l'infini, ne sont pas des Maçonneries régulières.

Ce bruit a dû et doit porter assez loin, car il a été laissé par les Pontifes très graves, du haut d'un Temple fameux qu'ils doivent à la munificence inoubliable de son Altesse Monseigneur le F.·. prince Murat, l'une des gloires malheureuses de la Presse judiciaire et l'un des anciens et plus illustres Grands Maîtres du Grand-Orient de France.

Il a même gagné le monde profane, ce bruit, grâce à des organes pseudo-maçonniques vendus dans les gares et traînant sur des tables d'estaminets. Le F.·. Quartier-la-Tente lui-même le colporte, ainsi que j'en ai eu la preuve dans une lettre qu'il a écrite au nom du Bureau international maçonnique de Neuchâtel ; toutefois, cet illustre fabuliste a bien soin de cacher à ses correspondants que la *Grande Loge Suisse Alpina*, dont il a été le Grand Maître et qui est née seulement en 1844 du bon plaisir de quelques Loges, n'est reconnue ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Amérique.

Quelque grotesque que soit la mauvaise plaisanterie qui circule à notre endroit, il est temps de la faire cesser ; il est temps, dis-je, puisqu'elle a été rendue publique, qu'un maçon, dans ce pays où l'on a tant berné les ouvriers de l'Art Royal, élève enfin la voix, et, publiquement, l'Histoire en mains, remette toutes choses à leur place, en montrant, par la même occasion, que les savants de la rue Cadet, dont la fraternité ne s'étend pas au delà de leur petite chapelle matérialiste, ne crient à l'irrégularité

chez les autres qu'afin de mieux masquer la leur.

Dans une Lecture précédente, publiée par *Hiram*, j'ai prouvé que la Franc-Maçonnerie nous est venue des Esséniens et qu'elle fut introduite en Europe par des moines envoyés partout, comme Missionnaires et comme Maçons, par les évêques de Rome.

Dans une autre Lecture, publiée par l'*Initiation*, j'ai fait voir, au moyen de documents authentiques, que, depuis son introduction en Europe par des moines jusqu'à l'avènement de Jacques Ier d'Angleterre, la Maçonnerie britannique a été purement catholique-romaine, et que ses Grands Maîtres, dont j'ai fourni la liste officielle, ne furent jamais pris autre part que parmi la Cour, la Noblesse ou la Prélature.

Je m'étais arrêté là et je me proposais d'examiner en troisième lieu la nature, l'attitude et l'objet de la Maçonnerie durant le règne des Stuarts, depuis Jacques Ier jusqu'à la chute de Jacques II, en 1688-90, époque à laquelle la Maçonnerie ancienne anglo-écossaise fut réellement introduite en France.

Cependant, réflexion faite, je laisse ceci de côté pour aujourd'hui; mais je me hâte de déclarer tout net, que, malgré la naissance de la Maçonnerie spéciale de Guillaume d'Orange en 1694, l'ancienne Maçonnerie britannique conserva ses anciens statuts sous les rois protestants et resta catholique-romaine, comme en font foi des documents maçonniques précieux que je me propose de publier et qui ont échappé à la folie destructive des innovateurs de la Maçonnerie moderne de 1717.

Entendons-nous bien d'abord. La France et l'Angleterre sortaient de se faire la guerre. Le 4 janvier 1717, un traité fut passé entre ces puissances : on expulserait de France le Prétendant, fils de Jacques II, ainsi que ses partisans — ils furent tous expulsés (1); la succession à la couronne d'Angleterre serait reconnue par la France dans la lignée protestante usurpatrice — cela fut fait. Par-dessus le marché, le duc Philippe d'Orléans, Régent du Royaume, à qui Georges Ier promettait d'empêcher les Bourbons d'Espagne de régner en France si Louis XV enfant venait à mourir, s'engagea à faire démolir le port de guerre de Dunkerque.

Eh bien, un mois après ce traité, si l'on s'en rapporte aux auteurs maçonniques les mieux accrédités, quatre Loges de Londres, se détachant de l'ancienne Maçonnerie anglaise, fondaient ce qu'on a appelé la Grande Loge d'Angleterre.

Or, les membres de ces Loges devaient être forcément des Maçons, et ces Maçons, lors de leur initiation, avaient dû se conformer aux anciens statuts, et jurer fidélité à *Dieu*, au *Roi* et à la *Sainte Église*. Par conséquent, en violant les anciens Statuts, ils devinrent rebelles et parjures, et, en fondant leur Grande Loge, ils constituèrent parfaitement, aux yeux de l'ancienne Maçonnerie, un corps irrégulier au premier chef.

Je ne m'inquiète pas de leurs raisons justes ou injustes; je ne m'occupe pas du droit que tout homme, même souverain protestant, peut avoir de fonder une Maçonnerie à sa dévotion, qui sera régulière à son

point de vue et irrégulière au point de vue des autres; je laisse également de côté les actes de réconciliation survenus entre les divers corps maçonniques anglais en 1813; je ne m'intéresse qu'au fait brutal de février 1717, arrivé juste après le traité anglo-français du 4 janvier précédent.

A ce fait, j'ajoute celui-ci: En 1720, on brûla tous les documents maçonniques qu'on put retenir et dont la lecture eût pu éclairer les hommes qui allaient entrer dans la nouvelle Maçonnerie. Puis, en 1723, époque où ses Constitutions furent publiées, la Grande Loge de Londres commença seulement à tenir registre de ses délibérations, sans dire comment ni pourquoi elle était née.

Si nous examinons les Constitutions de 1723, nous voyons qu'elles contiennent une histoire de la Maçonnerie, l'énumération des Anciens Devoirs, les Règlements Généraux, etc., de la « Très ancienne et très honorable Fraternité », le tout censément « tiré de ses Archives générales et de ses fidèles traditions de plusieurs siècles »...

Qui est l'auteur de ce travail ? Un clergyman presbytérien, le docteur G. Anderson. Or, Gould, l'historien de la Grande Loge d'Angleterre, nous déclare, dans son *History of Preemasonry*, qu'Anderson ne fut fait maçon qu'en 1721, c'est-à-dire qu'après l'autodafé auquel, en 1720, on avait soumis les documents maçonniques les plus précieux.

Eh bien, je pose comme un fait certain — car je suis en mesure de prouver ce que j'avance — qu'une foule de choses sont dénaturées ou radicalement

fausses dans le travail d'Anderson, travail d'ailleurs traité de « rapsodie » et de « jonglerie » par le célèbre Lessing. Il va de soi, cependant, que cette belle œuvre fut adoptée par les amis de son auteur, c'est-à-dire par les gens constituant la Grande Loge, et, ainsi, ce qui était écrit resta comme un article de foi devant lequel les nouveaux venus, dans la suite, durent s'incliner, sans chercher à remonter aux sources où Anderson disait avoir puisé.

Où sont les Archives dont Anderson a parlé ? Nulle part, et il ne connut même pas celles qui, en 1720, furent, de l'aveu des calendriers officiels, brûlées par quelques frères scrupuleux. Quant aux Registres de la Grande Loge d'Angleterre, ils ne commencent qu'en 1723.

Entre 1717 et 1723, il y a six ans d'histoire comportant l'origine réelle de la Maçonnerie moderne anglaise. Or, dans les Constitutions de 1723, cette histoire est passée sous silence. Ce n'est que dans la deuxième édition, publiée en 1738, qu'Anderson comble la lacune. Et alors il raconte qu'après la rébellion de 1716 (je dis, moi, trente jours après le traité du 4 janvier 1717), quatre Loges de Londres, dont il ne donne ni les noms ni les numéros, mais qu'il désigne par les enseignes des tavernes où quelques vieux frères se réunissaient, tinrent un meeting à l'auberge du Pommier, se constituèrent en Grande Loge, résolurent d'avoir une Assemblée et une fête annuelles, et enfin décidèrent de choisir un Grand Maître parmi eux, jusqu'à ce qu'ils eussent l'honneur d'avoir un frère noble à leur tête.

La date de ce meeting n'est pas donnée. Mais l'Assemblée et la fête en question eurent lieu en 1717, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, au cabaret l'Oie et le Gril, où Anthony Sayer, gentilhomme, fut élu Grand Maître des Maçons, tandis que le charpentier Jacob Lamball et le capitaine Joseph Elliott furent élus Grands Surveillants... Et ainsi, au moyen de ces hommes de paille, fut fondée la Grande Loge dite d'Angleterre au service de Georges Ier.

L'histoire de 1717 à 1723, racontée en 1738 par Anderson, paraît si ridicule au F.·. Gould lui-même — et vous savez que le F.·. Gould est l'historien autorisé de la Grande Loge d'Angleterre — qu'il ne peut se défendre d'écrire : ... « En ce qui regarde l'histoire « des six premières années du *nouveau Régime*, nous « dépendons uniquement du récit fait par Anderson « dans ses Constitutions de 1738 ». Et encore : « L'histoire de la Grande Loge, de 1717 à 1723, « comme elle est narrée par Anderson, est, pour ne « rien dire de plus, très insuffisamment attestée ». En outre, dans une note de bas de page, il montre que l'information fournie par Anderson sur l'origine de la Grande Loge, dérive d'ouï-dire, attendu qu'il ne fut affilié à la maçonnerie qu'après l'élection, en 1721, du duc de Montagu comme Grand-Maître, c'est-à-dire quatre ans après la fondation de la Grande Loge et un an et demi après que des Frères scrupuleux eurent mis le feu aux Archives.

Vous verrez encore plus clair dans tout cela, si j'ajoute que l'affaire maçonnique de 1717 avait été conduite par le F.·. des Aguliers, prêtre anglican,

docteur en Divinité, et homme-lige du roi Georges Ier d'Angleterre.

A présent, puisqu'une Maçonnerie anglaise existait longtemps avant 1717, où sont les documents par lesquels les quatre petites Loges londoniennes, qui ont censément fondé la Grande Loge dite d'Angleterre, ont pu se croire autorisées à faire ce qu'elles ont fait ? Nulle part.

Si ces Loges existaient vraiment, où sont les pouvoirs qu'elles ont dû conférer aux quelques personnes qui ont agi en leur nom ? — Nulle part.

Que sont devenues ces quatre Loges après la formation de la Grande Loge ? — On n'en sait rien, et l'on ne fait qu'ajouter un mensonge à tous les autres, quand, sans preuve aucune, on nous raconte que l'une d'elles devint la Loge l'Antiquité.

Où est la preuve que la Grande Loge a été réellement l'œuvre de ces fameuses quatre Loges demeurées inconnues ? — Nulle part.

Où est le procès-verbal de l'organisation de la Grande Loge d'Angleterre ? — Nulle part.

Où sont, dans les Registres commencés en 1723 et qui existent encore, les informations relatives à l'origine de la Grande Loge ? — Nulle part.

Tout est dans les nuages, et je m'étonne que, dans un pays où l'on a tant épluché la Bible afin d'en découvrir le sens, l'idée ne soit pas encore venue à personne d'éplucher les racontars d'Anderson afin d'en découvrir l'imposture relativement à l'origine véritable de la Grande Loge d'Angleterre.

Les quatre vieilles Loges londoniennes dont il

parle et qui se détachèrent de l'ancienne Maçonnerie pour fonder ce que Gould appelle un « Régime nouveau », sont seulement *nominum umbra*; elles ont toute l'apparence de cette ombre humaine, illustrée par Scarron, qui, avec l'ombre d'une brosse, brossait l'ombre d'un carrosse. On ne sait ce que sont ces Loges demeurées anonymes ; on ne sait rien de leur vie antérieure, rien de leur vie postérieure, et leur histoire entière, commencée dans les ténèbres, finie dans les ténèbres, et contenue dans quatre lignes ténébreuses écrites par un clergyman imparfaitement instruit, apparaît, après le Traité anglo-français du 4 janvier 1717, comme une jolie mystification, comme une colossale fumisterie, comme un mythe.

Eh bien, je prétends qu'une Grande Loge née dans ce brouillard — qu'elle soit d'Angleterre ou d'ailleurs — incapable de fournir son acte de naissance, incapable de prouver d'où l'on dit qu'elle sort, est un corps bâtard, irrégulier. — d'autant plus que le F.·. Gould, son historien le plus distingué, appelle la Maçonnerie de cette Grande Loge un « Régime nouveau ».

Si, contrairement à la saine logique, ce « régime nouveau », non autorisé par le « Régime ancien », pouvait être considéré comme régulier, il s'ensuivrait forcément que tout le monde, parmi les maçons, aurait le droit, en se parjurant et en suivant l'exemple donné, de fonder un « Régime nouveau » qui serait régulier aussi.

Je ne crains donc pas de répéter que la Grande Loge d'Angleterre, irrégulièrement constituée, n'ayant

aucuns papiers à fournir pour établir la légitimité de sa naissance, a dû forcément et à bon droit être considérée comme un corps irrégulier par la Maçonnerie du Régime ancien, avec laquelle tout s'est régularisé cependant — ne l'oublions pas — lors du traité échangé en 1813 entre les diverses grandes puissances maçonniques de la Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en soit, de par ses Constitutions de 1723, dans lesquelles le F.·. Findel a bien vu qu'on n'avait fait qu'élaguer le romanisme des Constitutions anciennes, la Maçonnerie du Régime nouveau devint, sinon le lien unissant dans l'invisible tous les cultes du monde — comme cela existait dans l'antiquité et comme cela existe à présent — tout au moins le lien ésotérique rattachant entre eux les divers cultes chrétiens.

Il est hors de doute aussi que la Cour de France, soit sous la Régence, soit sous Louis XV, fut parfaitement décidée, à l'heure où naissait et se propageait la Maçonnerie du nouveau Régime anglais, à respecter le traité du 4 janvier 1717, et qu'à partir de ce moment, les Stuarts, qu'on expulsa de France, n'y furent plus considérés par le monde officiel que comme d'excellents moyens de chantage ou d'intimidation, dont on pourrait user, suivant les circonstances, vis-à-vis de la cour britannique.

Puisque je parle à présent de la France, voici le moment de nous occuper de la Maçonnerie française.

Savez-vous, mes F.·. et mes S.·., d'où elle tire son origine? En connaissez-vous la nature et le but? Le Grand-Orient, qui affecte d'adorer la lumière et

la vérité, a-t-il résolu pour vous ce problème resté insoluble pour la plupart de ses membres? Ses Œdipes vous ont-ils révélé cette énigme du sphinx?

Poser de telles questions, c'est embarrasser bien du monde.

Nos professeurs officiels de Maçonnerie se contentent de nous dire que, le 13 octobre 1721, une Loge fut fondée à Dunkerque par les soins de la Grande Loge d'Angleterre. Eh bien, contre cette assertion que tous nos historiens maçonniques ont répétée en se copiant les uns les autres, je m'inscris en faux; et je défie qui que ce soit de montrer la charte constitutive de cette Loge, qu'on a prétendu avoir été constituée par Ramsay. D'abord, en octobre 1721, les constitutions anglaises d'Anderson n'existaient pas; ensuite, Ramsay n'a jamais eu un seul mandat de la Grande Loge de Londres l'ayant autorisé à fonder en France des Loges relevant du Régime nouveau anglais.

Apprenez donc, mes F.·. et mes S.·., qu'une Maçonnerie française exista bien avant 1721. Sans remonter à l'introduction de la Maçonnerie chrétienne par des moines, dans notre pays comme dans les autres contrées européennes, je vous dirai qu'au quatorzième siècle, il y avait chez nous des Loges, dont on retrouve les vestiges, quand on se donne la peine de vouloir les glaner. Il existe, à la date de 1467, ainsi qu'on peut le voir dans les *Lois anciennes* d'Isambert, une ordonnance de Louis XI par laquelle il accorde aux maçons le droit de posséder une bannière rouge avec une croix blanche au milieu, et on lit dans cette ordonnance la recommandation

qui suit : « Vous jurez à Dieu, aux saints Évangiles « de Dieu, et sur la damnation de vos âmes, que « vous serez bons et loyaux au Roi et vous le servirez « envers tous et contre tous ». Vous pensez bien que ce n'était pas pour gâcher du mortier et aligner des pierres qu'un serment de ce genre était indispensable ; et si vous voulez vous reporter à l'*Histoire de France* d'Henri Martin, vous comprendrez sans difficulté ce que ce grand écrivain a voulu dire par ces mots : « La Franc-maçonnerie a construit l'Église exclusive du moyen âge. » Reportez-vous aussi aux Ordonnances de 1539 et 1546 qui interdirent les Assemblées maçonniques : vous serez bien forcés de reconnaître qu'il y avait en ce temps-là des Maçons — et rien ne prouve que ces maçons, à qui l'on interdisait la pratique de leurs mystères, n'ont pas pris exemple sur les premiers chrétiens, se réunissant dans les catacombes et désobéissant ainsi aux Édits des Empereurs romains. En 1645, il y avait une Maçonnerie dans Paris, et l'on sait qu'après 1651, quand il n'était que prince exilé sur le continent, Charles II se fit initier Maçon, tout en se faisant baptiser catholique-romain. En 1688-90, la suite de Jacques II fugitif fondait une Loge à Saint-Germain-en-Laye, dans le collège de Clermont, où le souverain déchu s'était réfugié, et, à partir de ce moment, la Maçonnerie ancienne anglo-écossaise put s'étendre en France, d'une manière que le F.·. Robison explique assez bien. A cet égard, l'opinion de Henri Martin est d'une grande valeur : « Ce furent, dit-il, dans son « *Histoire de France*, les adhérents vaincus du

« catholicisme ultramontain et de la monarchie abso-« lue qui propagèrent la Maçonnerie en France ». Et cette Maçonnerie avait des statuts, puisque Bonani les revisa en 1705, à l'effet de la rattacher à l'ancien ordre des Templiers. En 1715, la Cour de France était pleine de Maçons et les degrés qu'ils y pratiquaient sont connus.

Rien de tout cela n'est ignoré des hommes qui ont passé leur vie à étudier autre part que dans les Archives du Grand-Orient, Archives qui, d'ailleurs, ne comptent pas, tant elles sont pauvres en documents ; ou si elles comptent, ce n'est guère que pour permettre de constater, comme l'a dit l'*Acacia* de décembre 1900, qu'elles sont pleines de faux.

Mais il paraît que ceux qui, en France, ont commencé à faire de l'Histoire maçonnique, ont eu besoin de ne faire naître la Maçonnerie française qu'en 1721.

Les mêmes auteurs officiels placent en 1725 la fondation à Paris d'une Loge Saint-Thomas par le lord Ch. Radcliffe de Derwentwater, actant au nom de la Grande Loge de Londres, et ils s'appuient, pour étayer leurs dires, sur de vieilles étampes qu'ils seraient bien en peine de montrer ou sur de prétendus anciens livres qu'ils ne désignent pas. Eh bien, je m'inscris en faux contre cette assertion nouvelle, et je dis que, lorsqu'on veut tromper une postérité, non seulement de profanes, mais encore de Maçons, on la trompe aussi bien au moyen d'estampes que de livres antidatés, de fausses donations de Constantin ou même de Fausses Décrétales. Je défie qui que ce

soit de montrer un seul document prouvant la fondation de Loges au Rite moderne anglais par le lord Derwentwater. Jamais, entendez-vous bien, jamais la Grande Loge d'Angleterre n'a délivré une seule charte, un seul pouvoir, au lord Derwentwater : les Registres de cette Puissance maçonnique en font foi — et ce que j'avance ici, le F.·. Gould, l'historien de la Grande Loge d'Angleterre, l'a tenu sincèrement pour certain, après examen complet de ces Registres.

Au demeurant, Derwentwater, catholique-romain et partisan des Stuarts, avait été arrêté, peu de temps après son frère aîné, à la fin de la « rébellion » de 1715, à laquelle ils avaient pris une part active. Les deux frères avaient été condamnés à mort ; puis le premier avait été décapité dans la cour de Londres le 24 février 1716, et le second, Charles — celui qui nous occupe — s'était enfui de la prison de New-Gate le 16 décembre 1716, c'est-à-dire deux mois avant la fondation de la Maçonnerie moderne inféodée à la dynastie protestante ennemie des Stuarts.

Si donc Ch. de Derwentwater avait fondé une Loge à Paris en 1725, elle n'aurait pu être, évidemment, qu'une Loge se rattachant à la Maçonnerie ancienne des Stuarts, et non à la Maçonnerie moderne de leurs adversaires.

(*A suivre.*) TÉDER.



Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La Morale du Christ

(*Suite.*)

Il suit de là que parler est un acte grave, saturé de forces vivantes, dont notre étourderie et notre méchanceté peuvent seuls affaiblir le rayonnement. C'est pourquoi une parole inutile même est comptée comme la dilapidation d'une substance précieuse ; c'est pourquoi nos promesses sont enregistrées par nos anges gardiens ; c'est pourquoi le Christ, connaissant notre imprévoyance, nous dit de ne pas faire de serment, c'est-à-dire de ne pas nous enchaîner par des liens indissolubles : ne changeons-nous pas d'avis maintes fois par jour ? Ne brûlons-nous pas sans cesse ce que nous avons adoré ?

Si une simple promesse nous crée une obligation inéluctable, combien plus un serment ne le fait-il pas, qui est une alliance de notre cœur avec l'esprit vivant d'une créature quelconque ; c'est un pacte. Jurer par le Ciel, ou par la terre, ou sur notre tête, c'est s'engager pour aussi longtemps que le Ciel ou la terre dureront ; c'est mettre une main téméraire sur

leur vie ou sur la nôtre; rien ne nous appartient, pas même notre propre corps; nous ne pouvons donc disposer des êtres, ni de nous-mêmes, d'autorité. C'est pourquoi il est prudent de ne dire que oui ou non; les grandes phrases viennent d'un sentiment exagéré de notre vouloir, de nos opinions, de notre constance, c'est-à-dire de l'orgueil, ou du malin.

Si on avait la précaution de demander en tous cas la permission de Dieu, on enregistrerait bien moins de mécomptes; le Ciel est à côté de nous; il nous voit; il nous entend; jamais il ne s'importunera de nos demandes.

*
* *

LES ATTAQUES

Il faut semer la douceur par l'exemple, car la méchanceté s'exaspère par la méchanceté (Bœhme).

La loi hébraïque du talion est l'équivalent de la loi hindoue du karma; il convient de dire que dans les deux pays le pardon a été presque aussi souvent recommandé que la vengeance.

Rappelons-nous ici que la création est un système de forces en équilibre; si la moindre des composantes exerce une action plus grande qu'elle ne le devrait, il faut une réaction immédiate pour ne pas déplacer le centre de gravité. Dans l'antiquité, quelques hommes ont eu l'intuition de la grâce, de ce souffle véritablement surnaturel, qui comble les vides, réalise l'impossible, accomplit l'inespérable, et fait jaillir du néant la vie qu'il a tuée.

Mais c'est le Christ qui a réalisé cette intuition,

qui lui a donné une âme, un esprit vivant et un corps de matière. C'est dans Son sillage que marchent ses disciples, c'est par Sa force qu'ils peuvent s'élever de temps en temps au-dessus des instincts personnels, au-dessus même de la justice mathématique, jusqu'au plan du pardon.

A bien compter, chaque homme reste débiteur envers le milieu où il vit : il en reçoit plus qu'il ne lui transmet, à tous points de vue. D'autre part, rien ne vient à nous, objets, personnes, événements, qui ne soit attiré par un rapport de cause à effet; ce qui nous arrive est toujours la meilleure occasion de travail en l'état actuel de nos capacités. Si on ne répond pas aux demandes explicites de nos frères, ni aux demandes muettes des choses, on fait de l'égoïsme. Si on y répond juste, on obéit à la loi de justice naturelle. Pour imiter la conduite du Père, il faut donc aller plus loin que le devoir logique.

Or, aucune insulte, aucune spoliation, aucune exigeance ne viennent à nous, si nous ne les avons au préalable appelées par quelque dol de même ordre. Accepter les coups, acquiescer aux décisions de la justice humaine, donner ce qu'on nous réclame, c'est simplement réparer une faute antérieure. Mais le Ciel nous demande en outre de saisir de telles occasions pour incarner sur cette terre un souffle de Sa toute-puissante douceur. (*Matth.*, V, 38-41 ; *Luc*, VI, 29.)

Celui qui tend la joue gauche après avoir été frappé sur la droite pour éprouver l'empire qu'il a acquis sur lui-même, ne fait que de l'orgueil spirituel : en tout,

il faut épurer l'intention. Celui qui ne supporte l'insulte que parce qu'il croit ainsi effacer un péché ancien, l'efface, en effet ; mais celui qui supporte cela par amour, amène, en outre, la descente d'un peu de Ciel dans l'Enfer.

Le sentiment intime nous guide, d'ailleurs ; si l'on pardonne facilement, c'est que notre ennemi nous a fait moins de mal que nous ne le méritions. En tous cas, lorsqu'on attaque notre corps, comme il ne nous appartient pas, il faut le défendre, sans blesser notre adversaire ; lorsqu'on attaque notre moi, il n'y a qu'à subir avec résignation comme si de rien n'était. Quant au duel, il n'est légitime que pour défendre un principe.

*
* *

L'AMOUR DES ENNEMIS

« Il faut vivre comme si on aimait toujours ; notre devoir le plus immédiat est de soulager autour de nous les souffrances immédiates. » (Maeterlinck, *Trésor des humbles*.) Ne craignez pas de donner : votre argent, votre maison, vos habits, votre affection, votre travail, votre intelligence, votre temps. Les sacrifices inutiles sont tout de même utiles. Donnez à tous ; donnez plutôt aux amis qu'à votre famille ; donnez plutôt aux indifférents qu'aux amis ; donnez surtout à ceux qui vous sont antipathiques plutôt qu'aux indifférents.

Si le chemin où on veut vous emmener n'est pas le vôtre, prenez-le tout de même (*Matth.*, V, 41) : tous les chemins mènent à Rome ; c'est-à-dire tous les

moyens sont bons au soldat du Ciel ; ne craignez pas les mauvais lieux, ni les mauvaises fréquentations, si quelqu'un vous demande d'y aller.

Nous sommes tous capables des mêmes bassesses ; n'allons pas chez les mauvais avec la fierté de notre vertu du moment ; il faut parler à chacun son langage.

Cherchez ce que vous aimeriez qu'on vous dise ou qu'on vous fasse, si vous étiez le vicieux avec lequel vous êtes. Soyez bien sûrs que, quelqu'effort que vous donniez pour guérir les maladies morales et physiques, le Ciel a fait dix millefois plus pour vous-même ; (*Matth.*, V, 43 à 47 ; *Luc*, VI, 31-33.)

Il est tout naturel d'aimer qui nous fait plaisir ; mais il est surnaturel d'aimer qui nous fait du mal ; c'est là le véritable amour ; « il est dans les afflictions, dans les privations, il prouve le Ciel » (Zhora). Lui seul nous permet de vaincre l'antipathie, de résoudre les scissions de toute nature (*id.*). Notre devoir est de propager la paix qui n'est que l'harmonie des relations réciproques de toutes choses ; c'est ainsi que le Phil... Inc... dit que « la fin de l'œuvre est un concert universel ». Le Ciel n'est pas une abstraction métaphysique ; il est une réalité pratique, il est partout où nous l'appelons, dans les moindres événements, dans les plus petites paroles.

Mais, cette évocation-là est à la fois beaucoup plus compliquée que n'importe quelle magie. Elle n'exige aucun rite, mais elle implique la perfection morale ; le seul entraînement qui la rende possible est le détachement progressif des plaisirs personnels ; dans la

mesure où les créé, le naturel, le temporel perdent pour nous leurs attraits, descendent l'incréé, le surnaturel et l'éternel.

Le Père, ou plutôt le Fils, est toujours là, attentif à chacun de nos efforts, prêt à nous soutenir, à nous infuser sa propre vie, dès que nous le demandons. Souvenons-nous de cette ubiquité, comportons-nous sous son regard, comme nous croyons qu'IL ferait Lui-même ; un jour, certainement, sur cette terre, ou n'importe autre part, Sa présence, d'invisible deviendra visible ; et ces réunions, de moins en moins lointaines, seront, à la fin du Temps, une union perpétuelle dans les splendeurs de quelqu'un des appartements du Père.

L'Amour et la Sagesse, que les synthèses partielles de la Kabbale et de Swedenborg présentent comme le double aspect de la vie divine, peuvent ainsi revêtir, par nos soins, des formes personnelles ou sociales dans l'art, dans la famille, dans l'individu. C'est, comme le dit excellemment Maeterlinck, de la sorte, « qu'en aimant, nous deviendrons sages, et que, si nous devenons sages, nous aimerons ».

D'ailleurs, l'ennemi, le médisant, le persécuteur, le vindicatif, à tout prendre, ils nous rendent service ; car ils sont clairvoyants, ils nous voient mieux que nous-mêmes ; c'est grâce à eux que nous pouvons nous apercevoir de nos défauts. Et l'amour, les bénédictions et les prières qu'il faudrait que nous leur envoyions en échange, produisent pour eux et pour nous les effets les plus merveilleux. (*Matth.*, V, 43, 44 ; *Luc*, VI, 27, 28, 34, 35.)

*
* *

LE PARFAIT

Plus haut est le modèle, plus belle est la statue. Notre idéal doit être absolu ; il ne doit pas y avoir un mieux, un meilleur, une possibilité que nous entrevoyons, sans que nous nous considérions comme obligés d'y atteindre. Mais il faut, pour cela, unir et polariser sans cesse des extrêmes ; il faut, dans notre cœur, apparier l'exaltation enthousiaste et l'humilité infime ; l'énergie d'action et l'indifférence à la réussite ; l'amour vrai pour tout et pour tous, avec la fixité volitive.

Il faut déplacer notre centre de gravité spirituel ; il faut trouver un point d'appui, hors du monde, qui nous permettra de soulever le monde. Ce point, c'est la notion du Père, ou plus simplement, la confiance en Dieu. C'est la méthode de notre identification progressive avec la plus haute idée vivante que nous puissions avoir de Lui, avec Son Fils.

Renversons toutes les barrières qui sont en nous, dans notre intelligence, comme dans notre caractère ; ne croyez point, cependant, qu'à cause de cela, vous ne souffrirez pas ; bien au contraire, cela nous fera pâtir de toutes sortes de manières, dans le corps, dans la famille, dans la fortune, dans les amis, dans l'intellect ; mais que le cœur reste ferme, ainsi, nous nous perfectionnerons.

Être parfait (*Matth.*, V, 45-48), c'est être un dans l'intention et universel dans l'action ; c'est-à-dire c'est faire n'importe quoi dans le but d'accomplir la

volonté de Dieu, et en voyant le Père sous les voiles des événements, des accidents et des êtres.

C'est encore tout ramener, toute pensée, tout sentiment et tout acte, a un seul but : servir Dieu ; par un seul moyen : l'abnégation de soi-même.

C'est enfin être un dans son but, dans son motif d'agir et dans son moyen d'action, être universel dans ses actes, dans ses sentiments, dans ses conceptions mentales.

En un mot, tout ceci se résume dans la maxime suivante, que, pour avancer vraiment, il faut forcer notre nature à réaliser un peu d'impossible, à faire un peu plus qu'elle ne peut : alors, le divin descendra pour nous faire remonter avec lui.

Dans l'art, dans la science, dans l'action sociale et familiale, croyez que tout l'impossible d'aujourd'hui est le possible de demain. Le plan que l'Évangile appelle le royaume de Dieu est le trésor inimaginable de tout ce qui dépasse nos capacités, nos aspirations et nos concepts actuels ; pour pouvoir y puiser, il faut simplement ne pas vivre en égoïste, et pour pouvoir répandre autour de nous les étincelles de ce feu vivant, il faut rester, dans l'action, humble, anonyme et discret.

C'est ce que nous essaierons d'expliquer la prochaine fois.

SÉDIR.



Orphée et les Orphiques

(Suite.)

La Thrace, disons-le au début, pour fixer l'esprit de nos lecteurs sur la position géographique de cette contrée, était comprise entre le Pont-Euxin (Sud-Est), la Propontide, l'Hellespont et le nord de la mer Égée. Aujourd'hui, c'est le pays situé au sud de la Roumélie Orientale, limité au nord par Andrinople, à l'est par Salonique, à l'ouest par Constantinople, au sud par la mer Égée et la mer de Marmara. La Thrace s'étendait jusqu'aux rives de l'Ister : Danube. Pausanias (liv. I, chap. IX) nous apprend que la Thrace était un des pays les plus peuplés de l'Univers et Hérodote (liv. V, *Terpsichore*, § III) affirme la même opinion. Mais cette nation était très divisée, et chacun des peuples qui l'occupait avait un nom différent suivant les cantons où il était établi. Tous les Thraces, néanmoins, avaient à peu près les mêmes usages.

La Bistonie, où naquit Orphée, était à 400 stades grecs ou 45 milles romains environ de la rive droite de l'Hèbre, aujourd'hui la Maritza, entre la rivière Nestos et le Lyssos.

Hérodote (liv. IV, § VI) nous apprend qu'à son époque, les Thraces s'adonnaient surtout à l'oisiveté, qu'ils dédaignaient le travail de la terre, se contentant du produit des troupeaux (Thrace fertile en troupeaux et en chevaux, dit Orphée dans son *Argonauticè*) et n'aimant que la guerre et que le pillage.

Il les dit grossiers et très malheureux (liv. IV, § XIV).

Pausanias écrit (liv. IX, ch. XXX) qu'ils se livraient aux excès du vin et à tous les désordres qui en résultent et qu'ils n'allaient au combat qu'après s'être enflammés par la liqueur de Bakkos Agrotophore ou Bakkos Isodétès. Du reste, la réputation des vins de Thrace était très répandue en Grèce et l'hellénisme. « Boire à la Thrace » signifiait vider d'un seul coup et à plusieurs reprises plusieurs coupes de vin, comme le faisaient les Thraces. Enfin, Virgile appelle la Thrace *Mavortia Tellus*, à cause du caractère belliqueux et féroce de ses habitants.

Il est probable que si à l'époque d'Hérodote (484-406 av. J.-C.) les Thraces étaient réputés comme étant farouches et peu civilisés, les contemporains d'Orphée (huit cents ans avant) devaient l'être bien autrement ; ils devaient, suivant l'expression de M. Falconnet dans ses *Petits Poèmes grecs*, « sortir à peine du chaos de la Barbarie (1) ».

Nous voyons, en outre, Orphée dans son *Argonauticè*, nous déclarer qu'il habitait avec Oiagros, son

(1) Aristote (lib. VIII) nous déclare qu'il y avait encore des peuplades anthropophages à son époque, près le Pont-Euxin (384-322 av. J.-C.).

père, roi des Kikones, petite région de la Bistonie, un antre (ανθρον), une grotte, une caverne, domicile peu confortable, on en conviendra, pour un roi.

Il est à croire que la Providence — ou le Karma d'Orphée — en le faisant naître au milieu d'une nation aussi farouche, en lui montrant chaque jour les excès de ses compatriotes, voulut éveiller en ce jeune homme l'horreur des crimes et des débauches, et le diriger ainsi vers une morale élevée, une conception de la vie plus noble, que seule l'Initiation pouvait alors donner, avec le secret désir de faire pénétrer un jour cette morale et cette vie civilisatrices non seulement en Thrace, mais encore dans la Grèce entière, qui n'était guère plus civilisée à cette époque, nous apprend Hérodote, que la patrie d'Orphée. On ne sait rien sur la jeunesse d'Orphée ni sur son union avec Eurydice, dont le nom signifie « la magnanime » εὐρύς, large, vaste ; Δικη, justice, équité. Et à ce sujet, disons qu'Orphée ne dut pas être le nom patronymique du poète Orphée. Ορφευς n'est, à notre avis, qu'un nom d'emprunt, le nom initiatique du jeune prince thrace. C'est également l'opinion d'Édouard Schuré. Voici ce que dit, à ce sujet, l'auteur des *Grands Initiés : Vie d'Orphée :*

« Ayant traversé leurs mystères (des prêtres de Memphis), il était revenu au bout de vingt ans sous un nom d'initiation qu'il avait conquis par ses épreuves et reçu de ses maîtres comme un signe de sa mission. Il s'appelait maintenant Orphée ou Arpha, ce qui veut dire : Celui qui guérit par la Lumière. »

Arpha est un mot phénicien, composé du radical ar (אר), qui a formé le mot aor (en hébreu : אור), et du radical rph (רק), qui a formé le mot : rpha (en hébreu : רקא).

Analysons ses deux radicaux : aor et rph. Traduit au moyen des clefs kaballistiques : aor se décompose en : א (aleph). L'élément principe dans sa toute-puissance et mû par sa propre énergie ; ה (hé — avec le point voyelle : o) se manifestant spirituellement ; ר (resch) par une activité qui lui est propre. Traduction libre : L'esprit divin, la lumière divine.

Rph : ר (resch), l'activité (mouvement) propre à l'objet qui la fait naître ; ק (phé) manifestée par la parole et tout ce qui y a rapport. La racine רק indique tout espèce de médiation, de réparation, de guérison, de rédemption. C'est l'idée d'un mouvement régénérateur. Le mot רק, en hébreu, indique l'action de guérir d'abord, puis le remède, celui qui le donne : le médecin et l'acte qui en résulte : la santé. Arpha ou Orphée veut donc dire : Celui qui guérit, qui donne la santé ou qui rachète (rédempteur) aor, par l'esprit divin.

Voyons comment le fils d'Oiagros avait acquis ce nom initiatique :

Diodore de Sicile (liv. V, chap. XLIX) nous apprend que le jeune prince thrace fut initié aux mystères de Samothrace et d'Égypte. L'île de Samothrace (1) étant séparée à peine par 150 stades olympiques, soit envi-

(1) Aujourd'hui Samandraki : Diodore de Sicile (liv. III, chap. XL) nous dit que le mot Samothrace, traduit dans sa langue, signifie : Ile sacrée.

ron 25 kilomètres, du cap Serrhion de Thrace, à la base duquel, dans un golfe profond de 100 stades, débouchait l'Hèbre, il est fort probable qu'Orphée commença son initiation en la Samothrace, tout proche de sa patrie, avant d'aller se faire initier en Égypte, trajet qui était considérablement long à cette époque. A notre avis, le fils d'Oiagros, en sa qualité de fils de roi d'un pays voisin, fut admis tout jeune aux mystères de Samothrace, et c'est après avoir pénétré ces mystères qu'il éprouva le désir de se faire initier à des mystères plus profonds encore, de remonter à la source même des théogonies anciennes.

Voici ce que Diodore nous rapporte à ce sujet :

« De Jason et de Déméter naquit, suivant les mythologues, Ploutos, allégorie qui, lorsqu'on veut la réduire à une simple vérité, signifie que Déméter, par suite de sa liaison avec Jason, lui avait fait présent aux noces d'harmonie (Αρμονιας) des richesses que produit la culture du blé; mais cette explication et tout ce qui s'accomplit en secret dans la célébration des mystères des Dieux (μυστηρια) de Samothrace ne se découvre qu'aux initiés (μυηθεῖσι). Du reste, on vante beaucoup les effets de l'apparition de ces dieux et les secours inattendus que les initiés en reçoivent dans les dangers, par la raison que ceux qui participent à ces mystères deviennent plus religieux, plus justes et en tout meilleurs; aussi voyons-nous les plus illustres des anciens héros et des demi-dieux jaloux de s'y faire recevoir et Jason, les Dioskouros (Castor et Pollux), Heraklès et Orpheus, qui y furent initiés, réussir dans toutes leurs expéditions à l'aide

de la protection de ces dieux, qui les avaient favorisés de leur présence. »

Plus loin (même livre, ch. LXIV), Diodore nous déclare :

« D'un autre côté, plusieurs écrivains, et parmi eux se trouvent Ephore, prétendent que les Dactyles Idéens qui sont nés dans l'Ida phrygien ne sont passés en Europe qu'avec Mygdon. Adonnés à la magie, ils s'occupaient beaucoup des enchantements (επωδας), des rites sacrés (τελητας) et des mystères (μυστηρια), et lorsqu'ils vinrent dans la Samothrace, ils excitèrent, par leurs prestiges, l'admiration des habitants. C'est à cette époque qu'Orphée, déjà distingué par ses grands talents dans la poésie (ποιησιν) et la mélodie (μελωδιαν) devint leur disciple et introduisit le premier chez les Grecs les cérémonies religieuses (τελητας) et les mystères ».

Appolonius de Rhodes, dans son poème sur les Argonautes (I. v. 915) dit « qu'en sortant de l'île de Lemnos (200 stades olympiques au sud de la Samothrace), les Argonautes abordèrent, par les conseils d'Orphée, dans l'île d'Electre, fille d'Atlas (1), pour se faire initier dans ses mystères sacrés et parcourir ensuite les mers avec moins de danger ». Il s'agit évidemment ici de certaines cérémonies initiatiques, car la véritable initiation, l'initiation totale, demandait plusieurs années, comme nous le verrons par la suite.

(1) Samothrace (voir Hérodote, liv. II, ch. LI).

LES MYSTÈRES DE SAMOTHRACE

Orphée fut donc, c'est probable, initié d'abord, aux mystères de Samothrace. Voyons quels étaient ces mystères. Hérodote (liv. II, ch. LI), écrit :

« Les Pelasges demeuraient dans le même canton que les Athéniens qui, dans ce temps-là, étaient au nombre des Grecs, et c'est pour cela qu'ils commencèrent à être réputés grecs eux-mêmes. Quiconque est initié dans les mystères des Cabires, que célèbrent les Samothraces, comprend ce que je dis. »

On célébrait donc les mystères cabiriques dans l'île Samothrace. Qu'était-ce que ces Cabires ?

LES DIEUX CABIRES

S'il est, dans les mythologies antiques, un culte mystérieux et redoutable en raison même de sa mystériosité, c'est bien celui des Cabires.

Leur origine est assez obscure. La tradition des Cabires paraît, pour certains, se rattacher à la vie sauvage des premiers Grecs et à leur civilisation (Scholl. Apoll., *Argon.*, Lib. I, v. 917). D'autres auteurs déclarent qu'avant que les progrès des lumières eussent pénétré dans la Grèce, les Cabires, les Dactyles et les Curètes avaient fait connaître les premiers arts, dans quelques parties du continent et des îles, et notamment en Samothrace. Nous verrons tout à l'heure d'où vinrent ces dieux. C'étaient des dieux, en effet, et de Grands Dieux : *Erant Cabiri Samo*

thracii sive dii magni, écrit Jérôme Alexander. Or, le terme de Grands Dieux n'était appliqué qu'aux divinités de premier ordre.

Le Principe universel actif et créateur (la Nature Naturante) et le Principe universel passif et fécondé (la Nature Naturée) de la Création ou, exotériquement, les deux parties les plus apparentes de l'Univers qui servaient de voile à ces principes : le ciel et la terre avaient reçu le nom de Cabires ou grands dieux (μεγαλοι θεοι).

C'étaient Osiris-Serapis et Isis et Harpocrate (Harpocrate, Nature Équilibrante, le Fils) en Égypte ; Thot et Astarté chez les Phéniciens ; Saturne et Ops chez les Latins. Voici le texte même de Varron, le plus savant de tous les érudits romains :

(*De lingua latina*, liv. IV, p. 17) : « Les Principaux Dieux sont le Ciel et la Terre. Ce sont les mêmes Dieux qu'en Égypte on dénomme Serapis, Isis et Harpocrate, qui sont Thot et Astarté chez les Phéniciens, comme les mêmes sont dans le Latium Saturne et Ops (la Terre). En effet, la Terre et le Ciel, comme les enseignements (initia) sacrés des Samothraces l'apprennent sont les grands dieux. »

Les deux divinités de Samothrace étaient donc mâle et femelle et une troisième dut sa naissance aux premières, c'est pourquoi Tertullien (*De Spectaculo*, lib. VIII), dit à ce sujet : « Trois autels furent élevés aux trois grandes, toutes-puissances et redoutables divinités, les mêmes que celles que les « Samothraces révèrent ». Toutefois, par la suite, les habitants de Samothrace, après avoir admis les traditions et les

cérémonies égyptiennes tout en conservant le nom général de Cabires à leurs dieux, donnèrent à chacune d'elles les noms de celles des mystères de la Grèce fondée par Orphée.

Le Principe mâle devint Bakkos ou Aidoneus (Bakkos Ktonios, Bacchus souterrain, infernal); le principe femelle devint Déméter ou Persephone; le principe équilibrant Hermes ou Iakkos. » (Schol. Apollonius de Rhode, *Argonautes*, lib. I, v. 917). Quand nous parlerons des mystères d'Eleusis, nous expliquerons pourquoi le principe femelle, l'Isis égyptienne, fut appelée indifféremment Déméter ou Persephone : Cérès ou Proserpine.

Le scholiaste Appollonius de Rhodes nous donne, d'après Mnaséas, les quatre noms de ces divinités : Nom générique *Axières*, 1° Cabire *Axiokersos*; 2° *Axiokerses* (1); 3° *Axièros*. Diodore de Sicile (liv. V, chap. XLVIII) nous apprend en effet que les habitants de Samothrace, comme autochtones, ont un « ancien idiome qui leur est propre et dont beaucoup de mots se sont conservés jusqu'à nos jours (époque de Diodore) pour les cérémonies sacrées (θοιασις) qui se pratiquent dans l'île ». Cet idiome était le phénicien, et effet le mot Kabir, malgré ce qu'a pu en dire Freret et Jablonski, signifie en cette langue le grand, le puissant, le fort, le valide (Voir Castel, *Lexicon*, heptag, p. 1672). Nous retrouvons ce mot avec le même sens, en hébreu (liv. de Job, cap. VIII,

(1) Plutarque, *De Profectu in Virt. sent*. p. 85, B, nous apprend que ceux qui avaient appris le nom des Cabires s'en servaient comme d'une amulette.

v. 2). D'après Bochart (*Chanaan*, liv. I, cap. XII), le mot *axières* signifiait en phénicien : la terre est ma possession. Or, on sait par Jamblique (liv. II, ch. VII, § 11-12) que les Phéniciens avaient autrefois habité l'Égypte et que, l'ayant abandonnée avant le temps de Moïse, ils allèrent s'établir dans la Syrie et la partie de pays qui prit d'eux le nom de Phénicie. Ce fut principalement à Beryte, ville située entre Biblos au nord et Sidon au midi, que le culte des dieux Cabires fut institué. Plus tard, ce culte passa à Carthage qui, on le sait, fut une colonie phénicienne et fut également transporté à Samothrace par les Phéniciens, qui le transmirent ensuite aux Pelasges, premiers habitants de la Grèce.

Le culte cabirique est donc bien phénicien et égyptien et c'est, nous le supposons, ce qui décida Orphée après avoir été initié tout jeune (1) aux mystères cabiriques de Samothrace, à remonter jusqu'à la source de ces mystères, à l'Initiation égyptienne.

(*A suivre.*)

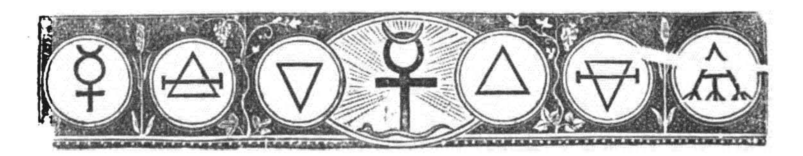
COMBES LÉON.

ORPHÉE ET LES ORPHIQUES.

Erratum du précédent article, page 76, ligne 3. Il faut lire : *Orpheam* POETAM *docet Aristoles numquam fuisse*. Le mot POETAM, qui est la clef de voûte du célèbre passage de Cicéron, avait été oublié sur le texte imprimé, qui devenait ainsi un non-sens.

---

(1) Voir l'article suivant.



PARTIE LITTÉRAIRE

Visions d'Antan

LE SABBAT

Aux fourches patibulaires de la Justice de Castelnau (1).

Macabres, sous les feux de la lune livide,
Les squelettes pendus, en des chocs assourdis,
Se balancent, hagards et la prunelle vide,
Sur les sorciers dansant leurs pas d'enfer maudits.
Les hurlements affreux des mégères sordides,
Formant un cercle autour d'un brouet refroidi,
Se confondent aux cris des corneilles stupides
Heurtant les noirs gibets de leur vol alourdi.
Puis, hideux, le sabbat confine à la démence,

(1) Les gibets de la justice de Montpellier, dite Justice de Castelnau parce qu'ils étaient proches du village de Castelnau, 4 kilomètres de Montpellier, remplacèrent au quinzième siècle les gibets du quartier de Villeneuve (voir 7e sonnet: *Primes à l'Enclos des Templiers du Gd-St-Jean*). Ces gibets de la Justice de Castelnau s'élevaient sur la place actuelle du cimetière Saint-Lazare, 2 kilomètres environ de Montpellier.



Blasphèmes et chansons, stupre et assassinats :
Tous les vices sans nom et tous les attentats !

. . . .

. . . .

Maintenant sous les cieux qui, dans la nuit immense,
Pâlissent de terreur, l'aube morose luit
Dispersant les damnés dans l'horreur de la nuit.

COMBES LÉON.

(*Les Magies terrestres.*)
(*Orbes et Gemmes.*)

*
* *

Le lever du Soleil

Au castel de Lattes.

Là-bas, à l'horizon étincelant des flots,
La mer vaste frémit sous le ciel qui rougeoie,
Un hallali joyeux succède à ses sanglots;
Aux tristesses des nuits une aurore de joie.

Et soudain, disque ardent, gigantesque brûlot
Projeté du brasier qui vers l'azur s'éploie,
Le soleil, salué par le dur matelot,
Epend son manteau d'or sur la mer qui flamboie.

Lors, les rouges flamands clament au bord des eaux,
Le camargue hennit cependant qu'aux naseaux
Le moustique acharné l'aiguillonne sans trêve.

Et sur Lattes dressant son donjon justicier,
Le castel suzerain aux verrières d'acier
Fulgure sous les feux de l'astre qui se lève.

COMBES LÉON.

(*Visions d'antan « en Languedoc ».*)



UN SECRET PAR MOIS

Onguent pour ôter le poil d'une partie du corps et empêcher qu'il repousse.

Œufs de fourmis pilés avec du suc de ciguë, sang de chauve-souris et de tortue.

Cuire une grenouille verdâtre dans de l'eau et oindre la partie dont on veut ôter les poils.

Les larmes de lierre et de vigne font le même effet.

PORTA.

PRIME A NOS LECTEURS

Nous rappelons à nos lecteurs que le service du *Journal du Magnétisme*, organe paraissant tous les 3 mois avec 144 pages de texte, est fait gracieusement à tous les abonnés de l'*Initiation* qui le demandent, à la condition de s'abonner directement à la Librairie du Magnétisme (Librairie Initiatique), 23, rue Saint-Merri. *Le Journal du Magnétisme* est le plus important de tous les journaux spiritualistes. Il donne le compte rendu détaillé de tous les ouvrages nouveaux et publie à la fin de chaque numéro le catalogue complet de la Librairie du Magnétisme, revisé tous les trois mois.

∴

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes.
Bibliothèque roulante. — Prêt de volume à domicile, 23, rue Saint-Merri, Paris.

La *Bibliothèque du Magnétisme* et des Sciences occultes possède la presque totalité des ouvrages concernant les

Sciences occultes, l'Alchimie, la Kabbale, toutes les Sciences divinatoires, le Spiritisme, le Magnétisme, l'Hypnotisme, etc. Les œuvres rares d'Agrippa, de Porta, de Court, de Gébelin, les Grimoires ou éditions originales, puis les écrits plus modernes de Papus, de Guaita, Saint-Yves d'Alveydre, Christian, etc., y sont au complet.

Tous ces volumes, et la collection de tous les journaux spiritualistes en langue française, sont prêtés et expédiés en France et même à l'étranger à des conditions très avantageuses. Le catalogue est envoyé contre 20 centimes.

LIVRES NOUVEAUX

H. Durville. — *Pour combattre la peur*, la crainte, l'anxiété, la timidité; développer la volonté et guérir ou soulager certaines maladies, par la *Respiration profonde*, avec 7 fig., 1 franc.

Cet opuscule est tiré du *Magnétisme personnel* : c'est le chapitre VII qui traite de la *Respiration profonde*. Il méritait d'être tiré à part, car il sera très utile à beaucoup de ceux qui n'étudieront pas l'ouvrage entier. En effet, beaucoup de personnes en présence d'un danger éprouvent une émotion plus ou moins grande, et parfois sont saisies de *Peur*. Il en résulte des troubles du côté du système nerveux, de la circulation et de la respiration qui sont parfois fort graves.

La respiration profonde, pratiquée selon les règles voulues, fait cesser très rapidement ces troubles en décongestionnant les plexus de l'abdomen. En dehors de la peur et des états qui s'y rattachent, elle aide puissamment au développement de la volonté, elle permet d'éviter les maladies du cœur et des poumons, de guérir ou tout au moins de soulager presque toutes ces maladies lorsqu'on les a laissées se développer.

.˙.

CAHAGNET. — *Pour combattre les Maladies par les Simples.* — Étude sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus usuelles, par une *somnambule.* Avec des Notions de thérapeutique et des indications sur les préparations médicinales, 2ᵉ édition, avec Notes biographiques et Portrait de l'auteur.

Petit ouvrage de médecine usuelle divisé en deux parties : 1° Description des propriétés médicinales des plantes rangées par ordre alphabétique ; 2° Notions élémentaires sur les principales maladies et les moyens de les traiter par les plantes et par les procédés élémentaires du magnétisme. Il se termine par des indications précieuses que tout le monde doit connaître pour faire les diverses préparations médicinales, telles que bains, lavements, injections, cataplasmes, compresses, etc. ; sur la distillation, les macérations, infusions, décoctions, la manière de faire des pommades, huiles et vins médicamenteux, ainsi que la pratique des frictions, du massage et du magnétisme élémentaires.

C'est un précieux ouvrage de vulgarisation qui rendra de très grands services, surtout dans les campagnes, à tous ceux qui ne connaissent que ces notions les plus élémentaires de l'art de guérir.

.˙.

Nous apprenons avec plaisir que le nouvel ouvrage de M. H. Durville sur le *Fantôme des Vivants* est à l'impression.

Il éclairera d'un jour tout nouveau les manifestations spirites.

***

Le Modernisme et l'Infaillibilité, par ALBERT JOUNET. — Librairie Critique. Émile Nourry, éditeur, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris.

∴

Sociologie et Fouriérisme, par Jollivet-Castelot. Daragon, éditeur, 96, rue Blanche, Paris.

∴

Compte rendu général du Congrès de juin 1908. — Prix : 5 francs. S'inscrire, 5, rue de Savoie.

BIBLIOGRAPHIE

P. Saintyves — **Les Vierges-Mères et les Naissances miraculeuses**, in-18. E. Nourry.

De tout temps on a cru — et même encore aujourd'hui dans nos pays civilisés — que, dans la procréation, le concours de l'homme n'était pas absolument indispensable, que la femme pouvait être fécondée par d'autres moyens que celui normal. On a cru et on croit que des pierres, des plantes, des eaux, les rayons solaires, les agents atmosphériques comme la pluie, le vent, le tonnerre, l'éclair, ont des vertus fécondantes ; que la manducation des parties génitales des animaux et le commerce de la femme avec certains de ceux-ci, donnent des produits. Les êtres ainsi créés seraient des monstres, des génies, des héros ou des dieux.

L'agent procréateur est même quelquefois un dieu, qui prend la forme d'un animal, comme dans la légende d'Europe et de Jupiter-taureau, ou dans celle de Léda et de Jupiter-cygne. Zeus revêt la forme d'un serpent pour s'unir à sa mère Rhéa et celle d'une colombe pour séduire la vierge Phtiah (1).

(1) Cette dernière légende rappelle la chrétienne, où l'on voit, — sous une forme identique,— le Saint-Esprit descendre sur la Vierge-Marie « pour la couvrir de son ombre ».

Il est à remarquer qu'aucun des fondateurs des grandes religions ou de dynasties divines, comme le Bouddha, le Christ, Lao-tseu, Fou-Hi, ne naît par la voie ordinaire. Des philosophes même, comme Pythagore et Platon, jouissent également de la faveur de naître miraculeusement : on les disait tous deux fils d'Apollon.

L'œuvre de M. Saintyves est riche en faits. Les occultistes verront s'y confirmer la croyance quasi générale à la théorie des signatures, aux songes annonciateurs et à l'influence des étoiles.

Au dernier chapitre, l'auteur envisage le thème de la naissance du Christ. Il en montre la double origine solaire et anthropomorphique. Les traditions mystiques et religieuses qui avaient cours dans les mondes grec et juif — en grande partie déjà hellénisé — et parmi les peuples de l'Égypte et de l'Asie antérieure, fournissent tous les éléments de la légende chrétienne. Elle n'offrait rien de réellement nouveau. Au fond, cela importe peu. Comme le dit M. Saintyves, « la moralité n'est pas indissolublement liée à cette légende merveilleuse ». « Même découronné de sa divinité, du moins au sens scolastique du vieil enseignement chrétien », le Christ reste à « sa véritable place à la tête de notre humanité parmi les maîtres de la sagesse ».

***

Rémy de Gourmont. — **Promenades philosophiques** (2e série). *Mercure de France.*

M. Rémy de Gourmont n'ignore rien de son temps. Il est également au courant des dernières théories scientifiques et des plus récentes productions philosophiques et littéraires. C'est un explorateur du domaine intellectuel, comme d'autres le sont du domaine physique. Curieux de tout, il s'intéresse à tout. C'est un remueur d'idées. Le titre même du périodique qu'il dirige — *La Revue des Idées* — caractérise on ne peut mieux la tendance dominante de son esprit. Ses articles et ses livres constituent, en effet, une véritable revue des idées qui surgissent tour à tour au premier plan de l'actualité.

Cette revue n'est point une simple revue analytique, dépourvue de commentaires, mais une revue critique, illustrée abondamment de vues nouvelles et d'aperçus originaux. Son dernier livre en est la preuve éloquente et continue.

Je ne suivrai pas, bien entendu, M. R. de Gourmont dans toutes ses *Promenades philosophiques*. Je n'aurais pas assez d'un numéro entier de *l'Initiation* pour noter toutes mes impressions. Je me contenterai seulement de dire quelques mots sur et à propos *d'une loi de constance intellectuelle*, qui forme le principal sujet de son livre, et dont l'idée première lui a été suggérée par « la loi de constance thermique », trouvée et formulée par M. René Quinton.

« Les possibilités de l'intelligence humaine, écrit M. Rémy de Gourmont, sont toujours à un niveau constant. Quand la civilisation égyptienne dépasse les forces de l'intelligence égyptienne, l'intelligence grecque vient, qui produit l'effort nécessaire ; quand c'est la civilisation grecque qui déborde l'intelligence grecque, voici surgir l'intelligence romaine ; quand c'est la civilisation romaine qui échappe à ses créateurs, voici l'intelligence celto-germanique. Les mêmes mouvements ont eu lieu, les mêmes substitutions, aux temps primitifs, aux temps préhistoriques, et, certainement aux temps géologiques » (p. 21-22).

Plus loin, pour prévenir les objections et préciser son idée, il ajoute :

« L'idée de constance intellectuelle ne doit pas se comprendre au sens de continuité intellectuelle ; la ligne de la civilisation est une ligne ondulée dont les sommets sont sensiblement égaux, de même que les profondeurs » (p. 71).

Cette loi est vraie, sans doute, si on ne l'étend pas au delà des temps historiques ou mieux d'une période géologique.

Il est certain, en effet, que le génie d'un fondateur de religion, comme Zoroastre, Lao-tseu ou le Bouddha, d'un législateur comme Moïse ou Manou, et d'un philosophe comme Kapila, Kanada ou Patandjali, Pythagore, Platon ou Aristote, n'a jamais été dépassé ni même peut-être

égalé. Il semble même que nos grands hommes modernes sont petits — ils le paraissent du moins — à côté des hommes illustres de Plutarque.

Ce qui distingue nos temps actuels des temps anciens — et c'est là peut-être notre seule supériorité — c'est que le niveau intellectuel moyen est sans doute plus élevé qu'il ne l'a jamais été. Certes, l'instruction ne crée pas l'intelligence, mais elle l'accroît, en la développant.

La caractéristique de notre civilisation est de tendre à l'universalité et aussi à l'uniformité.

Au delà de la période géologique actuelle, la loi de constance intellectuelle ne me paraît plus applicable. Il est à remarquer, en effet, qu'après chaque cataclysme, des formes végétales et animales nouvelles apparaissent, tandis que des formes anciennes disparaissent, soit brusquement, soit lentement. Il doit se passer quelque chose d'analogue pour l'homme.

Il est possible et il est même probable que chaque nouvelle période géologique est marquée par l'apparition d'une nouvelle race humaine, manifestant des qualités ou des facultés nouvelles. Il se peut également qu'il y ait disparition ou seulement régression de facultés anciennes. Quoi qu'il en soit, on peut constater, à n'importe quel moment de l'histoire, qu'il n'y a pas égalité (ou mieux : équivalence) intellectuelle entre les diverses races humaines, sauf peut-être actuellement entre la race blanche et la race jaune. Mais sont-ce bien-là des races distinctes ou seulement des sous-races ?

Les hommes qui ont développé en eux toutes les facultés intellectuelles, et, en général, toutes les possibilités d'être que comporte une période géologique donnée, ne doivent plus se réincarner sur la terre, — à moins que ce ne soit par dévouement, — avant que ne commence une nouvelle période. Peut-être même ne se réincarnent-ils jamais plus sur notre globe et continuent-ils leur évolution, soit sur une autre planète, soit dans les espaces interplanétaires, soit même simplement dans la sphère d'attraction de la terre ?

Je me hâte de dire que ceci n'est pas dans le livre de M. R. de Gourmont.

J'ai voulu simplement montrer que la loi de constance

intellectuelle, telle qu'elle est formulée par cet auteur et avec la restriction que j'ai dite, n'est pas en désaccord avec les enseignements de l'occultisme.

J'ajouterai encore quelques mots pour caractériser, plus complètement que je ne l'ai fait plus haut, le talent de cet écrivain.

M. de Gourmont est un esprit généralisateur. Il voit les questions de haut et il les traite avec une aisance parfaite et le détachement philosophique qui convient. Il écrit une langue très juste et très claire. C'est un des esprits les plus curieux et un des meilleurs critiques de notre temps. Il me rappelle, par certains côtés, quelques écrivains du dix-huitième siècle, notamment Voltaire.

***

NOVALIS. — **Henri d'Ofterdingen**, traduit et annoté par Georges Polti et Paul Morisse, préface de Henri Albert. *Mercure de France*.

Novalis, de son vrai nom Frédéric de Hardenberg, mourut très jeune, à vingt-neuf ans à peine. Ses biographes le dépeignent comme un jeune homme très beau : « Il était, dit Tieck, grand, élancé, de nobles proportions... Ses yeux étaient clairs et brillants, et la nuance de son visage, surtout celle de son front spirituel, presque transparente. »

M. Henri Albert, qui a écrit, pour la traduction de MM. Paul Morisse et Georges Polti, une érudite et élégante préface, remarque fort justement que « de ce qu'il est mort jeune et qu'il était très beau, un charme poétique s'est répandu sur sa personne : celui qu'on appelait « la « plus aimable apparition du romantisme » devint un être légendaire, plein de douceur et de tendresse ». Il produit, en effet, cette étrange impression. La lecture de son *Henri d'Ofterdingen*, bien loin de la détruire, ne fait que l'aviver. Les personnages de ce roman semblent des êtres semi-matériels, vivant entre ciel et terre. Tout y est fluide, d'une légèreté aérienne. La seconde partie, qui n'a jamais été terminée, donne surtout cette sensation d'irréalité, de quasi immatérialité. C'est de la poésie mystique, où tout est

« transformé en merveilleux », ainsi que s'exprime son ami Tieck, qui, avec F. Schlegel, édita ses œuvres.

Novalis avait lu le théosophe allemand Jacob Bœhme, Zuizendorf, Jacobi, et était en relation avec les Schelling et Tieck déjà nommé. Ces fréquentations diverses devaient naturellement incliner son esprit vers le sentimentalisme romantique et le mysticisme.

Les occultistes liront avec intérêt le conte allégorique qui termine la première partie du roman, les fragments qui comportent la deuxième partie inachevée et la note de Tieck, où celui-ci esquisse le plan et le contenu de cette dernière, d'après les papiers laissés par Novalis et les entretiens qu'ils avaient eus ensemble.

La traduction de MM. Polti et Morisse est écrite dans une langue claire et précise. On doit les remercier de nous avoir donné la meilleure peut-être des œuvres du célèbre romantique et mystique allemand.

*
* *

Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin, publiées par Ad. van Bever. E. Sausot et Cie.

Les poètes doivent à M. Adolphe van Bever une reconnaissance infinie. Non content de publier (en collaboration avec M. Paul Léautaud), en l'honneur et pour le plus grand bien et l'heureuse renommée des *Poètes d'aujourd'hui*, une anthologie souvent réimprimée, il a, avec une ardeur rare et on ne peut plus méritoire, tenté de faire revivre nombre de petits poètes que la postérité a oubliés. Heureusement que, de temps à autre, il se rencontre des esprits comme M. Adolphe van Bever qui s'impose la noble tâche « de réparer les injustices des siècles passés ». Dans *les Poètes satiriques des seizième et dix-septième siècles* et *les Conteurs libertins du dix-huitième siècle*, on relève des noms de poètes comme Claude d'Esternod, Auvray, Motin, Berthelot, N. Sigogne, Claude Le Petit, Roy, Vasselier, Andréa de Nerciat, d'Aquin de Château-lyon, Nogaret, Augustin de Piis, etc., etc. On ne saurait tous les citer.

M. Ad. van Bever a publié encore *les Gaillardises du sieur*

de Mont-Gaillard et violé... la discrétion de Conrart, dont jadis Boileau tenait « le silence prudent », en tirant de ses manuscrits le *Livre des Rondeaux galants et satiriques du dix-huitième siècle.* Il a — ce qui est bien mieux — réimprimé *le Livre des Folastries de Pierre de Ronsard*, et donné une édition des *Œuvres poétiques choisies de Théodore Agrippa d'Aubigné.* Aujourd'hui, c'est *les Amours et autres poésies* d'Estienne Jodelle qu'il nous baille.

Il prépare actuellement une édition des *Œuvres poétiques* de Rémy Belleau et de Joachim du Bellay. Il est probable qu'il rendra le même service aux autres poètes de la Pléiade. Il se propose, en outre, de nous donner, sous le titre de *la Satire de mœurs et les Poètes satiriques du seizième et du dix-septième siècle*, des textes accompagnés de notices biographiques et historiques, de Vauquelin de la Fresnay, Guillaume du Sable, Courval, J. du Lores, Jean de La Taille, Maynard, Passerat et de bien d'autres poètes dont j'ai déjà cité, en partie, les noms. Si j'ajoute qu'il va publier incessamment une anthologie des poètes provinciaux patoisants et autres, et les *Vies des poètes français* de Guillaume Colletet, où sont restituées deux cent douze vies de poètes des treizième et dix-septième siècles, d'après un manuscrit unique de la Bibliothèque nationale, n'aurais-je pas raison de souhaiter que les poètes présents et futurs lui tressent des couronnes et lui élèvent une statue. Et ce ne sera que justice. Et lorsqu'il mourra, les poètes des siècles révolus ne feront que leur devoir en plaidant sa cause (il en a besoin), auprès du Père éternel, à moins que celui-ci ne les ait exclus de son Royaume céleste, comme Platon de sa République, auquel cas il n'aurait qu'à rebrousser chemin et aller droit en enfer, où ils doivent être tous et où il ne saurait être mieux que là, en cette bonne et si brillante compagnie.

Je n'ai pas besoin de dire que l'ouvrage qui motive cette présente notice a été consciencieusement fait. M. van Bever collationne et revoit avec beaucoup de soin les textes. Les notes biographiques, historiques, philologiques et bibliographiques dont il les accompagne, sont rédigées avec précision et se réfèrent toujours aux meilleures sources. *Les Amours et autres poésies* de Jodelle, dont on a vanté « les

mérites de son vers rude, mais puissant et si français », ont été publiées sur les éditions originales et augmentées de pièces rares ou inédites, avec une notice de Guillaume Colletet.

J. BRIEU.

*
* *

Sociologie et Fouriérisme, par F. JOLLIVET-CASTELOT ; un vol. in-18 jésus. Paris, 1908. H. Daragon, libraire-éditeur, 96-98, rue Blanche. Prix : 3 fr. 50.

Les théories remarquables de Fourier sont peu connues du public et ses ouvrages compacts, d'une lecture difficile, ne sont guère abordables. Pourtant le système sociologique qu'ils exposent mérite d'être étudié sérieusement, car il est le précurseur de tous les autres.

Aussi M. Jollivet-Castelot a-t-il pensé effectuer un travail utile en résumant, en commentant et en adaptant aux vues de notre époque le socialisme fouriériste qui repose essentiellement sur le principe de l'Association et de l'Attraction.

On trouvera dans ce petit volume, aussi clair que substantiel, l'analyse complète des géniales idées de Fourier et l'on verra quelles applications progressives il est possible d'en faire à la Société moderne dont l'évolution rapide vers un Socialisme rationnel n'est plus discutable.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N. D.-de-Lorette.

A 50 centimes

H. Durville. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

Joanny Bricaud. — *Dutoit-Membrini* (un disciple de Saint-Martin), d'après des documents inédits.

Pelletier. — *L'Hypnotiseur pratique.*

Saint-Yves d'Alveydre. — Notes sur la tradition cabalistique.

Docteur Tripier. — *Médecine et Médecins.* Un coin de la crise ouvrière au dix-neuvième siècle.

Zhora. — *Etudes tentatives*, ou Essai sur les Mystères de l'âme humaine et de la Prière, avec Lettre-Préface de *Papus.*

A 30 centimes

Albert (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

Chesnais. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

Deboissouze. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2ᵉ Edition.

H. Durville. — *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 Figures.
— *Le Magnétisme des animaux*. Zoothérapie. Polarité.

Lucie Grange. — *Manuel de Spiritisme.*

Graphologie *pour Tous*. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

Lebel. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

Mouroux. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

Van Obbergen. — *Petit catéchisme de Réforme alimentaire.*

Psychologie expérimentale. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

Dʳ H. Boens. — *Art de vivre.* Petit Traité d'Hygiène.

Daniaud. — I. L'*Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un Lettré chinois. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

H. Durville. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la Ligue. Appréciation de la presse, arguments en faveur du Libre exercice de la médecine.

Elyuss. — *Tout le monde magnétiseur et hypnotiseur*, ou l'art de produire le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme sans étude ni travail.

F. de Champville. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 Fig.

Fanau. — *Cours abrégé de Spiritisme.*

Jounet. — *Principes généraux de Science psychique.*
— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

Papus. — *L'Occultisme.*
— *Le Spiritisme.*

Rouxel. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les Anciens.

Traité sur l'obsession.

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

Secrets *de la Cuisine américaine.*

A 15 centimes

Léon Denis. — *Pourquoi la vie ?*

Duncan. — *La Chimie des Aliments.*

Van Obbergen. — *Notes sur le Nettoyage.*

Le Fruit *comme moyen de Tempérance.*

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

Cahagnet, Colavida, C. Flammarion, Lucie Grange, Van Helmont, *le Zouave* Jacob, Lafontaine, Luys, Papus, de Puységur, Ricard, Rostan, Salverte.

Le Professeur H. Durville dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'Allan Kardec. — *Divers Portraits rares.*